

HISTOIRE NATURELLE

HISTOIRE D'UN SAULE

(Suite et fin.)

V

RETOUR AU PAYS NATAL.



deux années de là, j'écrivis à Bernhard :

Mon ami, mon vieux camarade, j'ai été bien ému en recevant ta lettre, qui contient de si curieux détails sur la Nouvelle-Zélande, où ton amour des voyages t'a fait arriver un beau matin. La peinture

que tu me fais de ces régions encore si peu connues et les mœurs des sauvages, tes hôtes et tes compagnons de chasse, me font relire à chaque instant ta lettre, et me poursuivent jusque dans mes rêves.

Je sais par cœur la description que tu me fais de ces îles, et je t'y accompagne sans cesse en imagination. Je crois avoir sous les yeux Tawai-Pounaman avec la longue chaîne de montagnes couvertes de neige qui la traverse, et Kana-Mawi, formé de triangles, bosselé, hérissé de collines et de volcans. Je vois sa belle cascade de deux cents mètres de hauteur qui se jette à pic dans la baie Duskey, et près de laquelle tu campais tandis que tu m'écrivais. Je te vois encore, assis non loin de l'endroit d'où tombe cette colonne d'eau qui mesure cinquante mètres environ de largeur au départ de sa chute, se briser sur une gigantesque saillie du roc, se transformer en une nappe large diaphane et vaporeuse ; celle-ci, déchirée de nouveau par d'autres aspérités, s'éparpille, bouillonne, vole en écume, produit mille jets étincelants, puis s'engloutit avec un fracas épouvantable dans un immense bassin où elle arrive en grondant pour gagner de là, enveloppée d'un brouillard épais et incessant, à travers un canal de rochers, la mer où elle disparaît.

Et moi, sais-tu en quels lieux je te réponds et j'écris ma lettre?... Dans notre pays natal, mon cher Bernhard, au bord de l'Escaut, et en face de notre cher saule... ou du moins, hélas ! en face de la place qu'occupait ce saule près duquel nous passâmes une si bonne après-midi, il y a deux ans.

Le pauvre arbre a bien changé de physionomie depuis cette journée bénie. Je l'ai trouvé vieilli encore plus que moi, qui me tiens là assis auprès de son tronc. Je devrais plutôt dire au pied des débris de son tronc, car une grande partie de l'écorce à demi rongée qui lui donnait naguère encore l'apparence d'un arbre, est tombée, détachée par l'action du temps ou par la main d'un passant, et gît, transformée en une sorte de grosse poussière grise et humide, sur l'herbe dont les brins verts commencent déjà à la recouvrir.

Les fourmis, qui ne se trouvaient plus, dans sa souche, préservées du vent et de la pluie, l'ont désertée pour fonder leur colonie au pied d'un aulne moins en ruines. Des mulots ont creusé leur petit terrier tortueux au plus profond des racines qu'ils rongent si bien, qu'avant peu, il n'en restera plus de trace ; une couleuvre à collier, dans laquelle j'ai cru reconnaître celle qui chassait si bien, il y a deux ans, les rats d'eau, cherche maintenant à surprendre les mulots, et quand elle en saisit un, l'emporte bien vite dans son repaire, sous un peuplier voisin ; enfin pas un seul papillon n'erre plus autour de la souche informe de notre vieil ami ; ils réservent leurs caresses pour des arbres qui possèdent de beaux rameaux verts et feuillus.

Tandis que je contemplais avec une véritable tristesse, tu dois le comprendre, le spectacle d'une décadence si complète, un gros homme en blouse, à face réjouie, la tête coiffée d'un bonnet de coton à bandes multicolores, et tenant à la main une pioche, se dirigea vers moi, et m'accosta en me saluant de mon nom, que je croyais oublié de tous dans cette chère et ingrate terre natale.

« Vous ne me reconnaissez point ? me dit-il. Cependant nous sommes des camarades d'école : tout petits enfants, notre parler au bras, bien des fois nous avons ensemble, chemin faisant, fait tourner des toupies et lancé des billes avant que d'entrer chez le maître, chez qui nous n'étions jamais pressés d'arriver. Depuis lors vous êtes devenu un faiseur de livres ; j'ai tous les vôtres chez moi en souvenir de notre enfance passée, l'un à côté de l'autre, sur les bancs de l'école.

Après cela, tandis que vous appreniez à manier

la plume, j'apprenais, moi, à conduire une charrue, à tracer un sillon, à semer, à faucher, à remplir mes greniers et mes granges de foin et de blé. A chacun son lot et son métier. Vous nourrissez l'esprit, moi, je nourris le corps.

— Et vous n'avez pas la plus mauvaise part, mon cher Norbert, répliquai-je en lui tendant la main; car tandis qu'il parlait, je parvenais à retrouver dans ses traits accentués, que le travail et l'âge bronzaient largement, le souvenir des yeux bleus, du teint rose et blanc d'un petit camarade d'école que j'affectionnais beaucoup à cause de sa belle humeur, et faut-il l'avouer? un peu à cause des pommes exquises qui composaient presque toujours son déjeuner, et qu'il échangeait généreusement pour les tartines de confitures que j'apportais de mon côté.

— Je ne saurais vous exprimer ma surprise et ma joie quand je vous ai vu là, sur le bord de ma prairie, continua-t-il. Je suis bien content d'y être venu pour achever d'arracher de terre ce qu'il reste des racines de cette mauvaise souche de saule.

Et il se mit à l'œuvre, frappant de sa pioche la souche morte, et en éparpillant autour de lui les débris. Vingt fois je me sentis près de lui demander de n'en rien faire, et de ne point continuer son œuvre de destruction, mais je ne sais quelle fausse honte m'arrêta, et fit expirer les paroles sur mes lèvres. Cependant chaque coup de la pioche retentissait douloirement dans mon cœur.

Hélas! quelques minutes suffirent pour qu'il accomplît sa besogne dans toute sa rigueur.

Bientôt, au lieu de la souche, d'où, à la première sommation de la pioche, s'était sauvée une nichée de mulots, je vis dans la terre molle et sans résistance de la berge, s'ouvrir un grand trou béant où ne restait plus trace du saule et de ses racines.

« Voilà qui est fait, dit-il en souriant; vous le voyez, le travail n'a pas été bien rude. Maintenant, à la place de cette vieille souche morte et si triste à voir, je vais planter un jeune saule qui, au printemps prochain, se couvrira de belles feuilles, et qui ne tardera point, pour peu que le bon Dieu m'accorde encore une dizaine d'années, à me fournir d'excellent osier avec lequel je fabriquerai des papiers et des corbeilles.

— Je ne vois pas le saule que vous comptez planter? lui dis-je. Vous allez donc retourner à la ferme pour l'y prendre?

— Il n'y a pas tant de façon à faire avec les saules, répliqua-t-il en riant; regardez, voici comme on s'y prend. »

Il tira de sa poche une grande serpette, s'approcha d'un saule voisin, y choisit une branche déjà assez forte, droite et de belle venue, la coupa en biseau, l'enfonça dans le trou d'où il avait enlevé les restes de la souche, et sans autres soins, rassembla et entassa autour de la branche, avec ses gros souliers, la terre qui se trouvait amoncelée sur le bord.

« Il n'y a plus désormais à s'en occuper, dit-il. Des racines vont sortir du bout enfoncé en terre, et je ne m'y prends jamais d'autre façon pour planter des saules. Tous ceux que vous voyez sur cette berge y sont venus par les mêmes procédés.

— Vraiment?

« Ah! ce sont des gaillards qui ne demandent qu'à pousser. Le vieux saule qui est mort là, et dont

j'ai arraché les restes, était âgé de plus d'un siècle; il y a deux ans, le cœur tombait en poussière, l'écorce survivait seule, et cependant il y poussait encore de belles branches. Il a fallu un accident qui l'a brisé pour qu'il se décidât à mourir tout à fait. Les saules ont la vie si dure qu'ils croissent partout et dans toutes les conditions; à preuve que l'année dernière, j'ai lu dans un livre et j'ai répété une expérience singulière.

Regardez ce saule jeune encore et pas bien fort, mais déjà d'une belle venue, vous l'avouerez. Eh bien, ses branches que vous voyez parsemées de fenilles si nombreuses et d'un si beau vert velouté, étaient, l'année dernière, des racines. »

Je crus que Norbert se moquait de moi, et voulait s'égayer aux dépens de son ami le Parisien.

« Il n'y a pas à me regarder d'un air de doute et à hocher la tête; c'est comme je vous le dis à la lettre, et sans en rabattre un iota. Au printemps dernier, à l'aide de mon *touchet*, j'ai tiré de terre ce saule sans en endommager les racines, et j'ai replacé sa tête et ses branches dans le même trou bien refermé.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés que je remarquais sur les racines lavées par les pluies tièdes du printemps, un changement de couleur bien caractérisé. De blanches qu'elles étaient, elles devenaient verdâtres, et leur peau extérieure s'épaississait en même temps, et se transformait en une écorce lisse et ferme. Bientôt sur cette écorce apparurent de petits bourgeons à peine visibles d'abord; ils se développèrent si bien à la fin, qu'il en sortit des espèces de rouleaux velus qui n'étaient autre chose que des feuilles naissantes; elles se déroulèrent, verdirent, et finirent par devenir les vrais rameaux que vous voyez. Vous doutez encore? Parbleu, je veux en avoir le cœur net. »

En quatre coups de pioche il dégagait le pied de l'arbre de la terre qui l'enveloppait, et de ses fortes mains saisissant le tronc, l'arracha de la terre humide.

« Tenez, regardez! s'écria-t-il d'un air triomphant, il reste encore des feuilles attachées à ces rameaux transformés en racines. Vous ai-je dit vrai? et me croirez-vous maintenant que vous avez vu de vos yeux et touché de vos doigts? »

Et il replanta l'arbre aussi vite qu'il l'avait déplanté.

« Ce saule n'est point le seul sur lequel j'ai vérifié la singulière expérience dont je vous parle; toute cette petite allée qui mène à ma ferme a subi la même opération.

— Leçon pour leçon! interrompis-je en riant: vous m'avez appris à planter des arbres à l'envers, les racines en l'air, je vais vous apprendre, moi, à guérir la fièvre avec l'écorce du saule.

D'abord l'écorce moyenne des rameaux de cet arbre contient du *tannin* avec lequel on prépare fort bien surtout les peaux délicates, et ensuite une substance qu'en extrait la chimie, et que l'on nomme *salicine*. Elle est, comme je viens de vous le dire, un puissant fébrifuge.

D'un kilogramme d'écorce, on retire vingt-deux grammes de salicine, c'est-à-dire d'une substance blanche et très-amère. Un demi-gramme suffit d'ordinaire pour couper la fièvre.

« Diantre ! je ne savais pas cela.

— Si vous avez besoin d'une magnifique couleur rouge, vous la trouverez encore dans le saule, et vous l'obtiendrez avec de l'acide sulfurique concentré à froid.

« Un remède contre la fièvre et des échalas, une belle couleur rouge et de l'osier jaune, blanc, brun, vert, selon la variété qui le produit, d'excellent bois donnant un charbon très-léger, peu de flamme, et par cela même propre à la cuisson du plâtre et de la chaux, un feuillage que les bestiaux aiment soit sec, soit vert ; il y a donc de tout dans ce saule !

— Ajoutez que le cheval arabe en préfère les feuilles à toute autre nourriture, et que leur saveur amère leur rend l'appétit et la santé.

Sous le dernier règne, le pacha d'Égypte envoya au roi de magnifiques chevaux du sang le plus pur et provenant du Nedj, contrée célèbre par les admirables coursiers qu'elle produit.

La traversée, la fatigue, les épouvantes des chemins de fer, l'écurie substituée à la liberté dont ils jouissaient dans leur pays natal, ne tardèrent point à faire tomber dans une sorte de marasme la plupart de ces chevaux, et surtout le plus beau d'entre eux, nommé El-Moukir. Son œil ne gardait plus rien de sa sauvage flamme d'autrefois. Il allait maintenant la tête baissée ; sa maigreur devenait extrême ; chaque jour ses forces diminuaient, et des accès intermittents de fièvre brûlaient son sang. Un esclave du nom de Mohassen, qui avait amené d'Égypte El-Moukir, et qui aimait passionnément le noble animal élevé par lui, ne savait pas un mot de français, et avait beau chercher à dire ce qu'il fallait pour guérir son cheval, il ne parvenait à se faire comprendre de personne.

Un matin qu'El-Moukir semblait encore plus malade, Mohassen ouvrit furtivement les portes des écuries, fit sortir le cheval, et le conduisit, ou plutôt le traîna dans la campagne. Ils ne tardèrent point à arriver près d'une oseraie ; à mesure qu'il s'en approchait, El-Moukir relevait la tête, ouvrait les narines, et faisait des efforts pour donner un peu plus de vitesse à son pas chancelant. Quand il eut atteint le premier saule, il se mit à en dévorer avidement les pousses fraîches et tendres et les feuilles ; bref, après un repas de plus d'une heure, il revint au haras tout différent de ce qu'il en était parti.

On remarqua ce changement aussi rapide qu'imprévu, et dès le lendemain, on donna aux chevaux plus ou moins languissants une abondante provende de feuilles de saule. Un mois après, tous les enfants du Nedj, y compris El-Moukir, avaient retrouvé leur ardeur et leur beauté.

El-Moukir ne tarda point cependant à mourir, et voici comment.

Les esclaves envoyés par le pacha avec les chevaux ne se piquaient pas d'une conduite des plus exemplaires. En dépit des prescriptions du Coran, ils trouvaient au vin un goût tellement exquis, qu'ils ne sortaient plus du cabaret, ce qui les rendait querelleurs, paresseux, et surtout indisciplinés.

Il en résulta qu'un matin ils reçurent l'ordre de partir immédiatement pour Marseille, où les attendait un bâtiment destiné à les ramener en Égypte.

El-Moukir, à l'heure où son palefrenier arabe venait le panser, entendit la porte de l'écurie s'ouvrir.

Comme d'habitude, il hennit joyeusement, se tourna pour caresser l'Arabe, et recula vivement à la vue d'un étranger qui entraînait dans le box et s'approchait de lui. Il leva la tête, promena partout un regard effaré, et devint si menaçant, que le successeur de Mohassen se vit forcé de s'éloigner avec précipitation.

Dès ce moment, l'humeur douce d'El-Moukir se changea en une sorte de fureur sourde qui éclatait dès qu'on approchait de lui. Il ne cessait de piétiner, de regarder de droite, de gauche, de ruer, de chercher à mordre, et de pousser de temps à autre des hennissements étranges qui ressemblaient à des appels douloureux.

On eut beau essayer de le calmer, on eut beau lui procurer la nourriture qu'il aimait le mieux, et surtout les feuilles de saule, El-Moukir refusait constamment de manger, et se laissait mourir de faim.

Comme on tenait beaucoup à conserver un cheval d'un si grand prix, on envoya à Marseille une dépêche télégraphique pour donner ordre de faire revenir Mohassen à Paris immédiatement et en malle-poste.

Il fallait alors près de trois jours pour faire ce voyage, et depuis près de huit jours El-Moukir refusait de prendre la moindre nourriture, et gisait agonisant sur sa litière.

Un matin, tout à coup il se releva brusquement, hennit avec force, rompit sa longe par une saccade violente, et franchissant, brisant tous les obstacles, s'élança au-devant de Mohassen de retour. L'homme le plus dur n'eût pu retenir ses larmes au spectacle des transports de tendresse et de joie que prodiguait El-Moukir à Mohassen.

Celui-ci, après avoir rendu au cheval caresse pour caresse, lui fit signe de le suivre à l'écurie ; le cheval essaya docilement d'obéir, mais tout à coup il s'abattit, étendit sa tête vers Mohassen, attacha sur lui son regard à demi éteint, et mourut.

Norbert, en écoutant ce récit, ne put retenir une larme qu'il essuya du revers de sa grosse main brûlée par le soleil.

« Voilà une brave bête, et que j'apprécie d'autant plus, dit-il, que j'ai un cheval de labour qui m'aime, moi et mes enfants, autant qu'El-Moukir aimait son Mohassen.

Il y a un an ou peu s'en faut, le jour où je plantai mes saules à l'envers et plusieurs autres arbres, j'avais attelé à ma charrette Bidon—c'est le nom de mon cheval—et amené avec moi mon petit garçon Georges, âgé de six ans. Georges n'aurait pas donné pour un empire sa place sur la voiture, au milieu des branchages des arbres. Arrivé à peu près à l'endroit où nous nous trouvons, je détalai Bidon pour le laisser paître en liberté ; l'enfant descendit et se mit à courir après des papillons.

Tout à coup j'entends des cris, et je vis de loin le garde champêtre et quelques personnes qui accouraient vers moi en me faisant des signes de détresse. En même temps un gros bouledogue, la queue dans les jambes, le poil hérissé, l'œil en feu, la gueule écumante, débuisqua d'un petit bosquet qui l'avait jusque-là dérobé à ma vue, et s'élança vers l'enfant. Je jetai un cri de terreur, car je n'avais même pas un bâton pour défendre l'enfant, qui se mit à fuir épouvanté vers moi.

Tout à coup Bidon fit un bond, se plaça entre le

dogue et Georges, asséna au chien une si violente ruade qu'il lui brisa la tête, et le jeta mort à dix pas de là, puis il vint flâner mon garçon, et le voyant rassuré, il se remit à paître son herbe.

Le chien était enragé, comme le vétérinaire ne tarda point à le constater.

— Nous voici bien loin des saules, mon cher Norbert. La nuit commence à venir, il faut que je vous serre la main, et que je retourne à la ville.

« Vous ne le ferez point, interrompit l'excellent homme, vous ne le ferez point sans avoir vu Bidon, mon Georges, ses quatre frères et sœurs, ma femme et ma ferme; on ne retrouve point tous les jours un camarade d'école, surtout quand on approche de la soixantaine.

Allons! allons! point d'hésitation ou je me fâche. Vous dinerez avec moi, et sur une belle table de bois de saule, récolté dans mes cultures, et que j'ai fait

fabriquer par le menuisier de la ville. Je ne sais pas pourquoi l'ébénisterie dédaigne le saule; son tronc, comme vous le verrez, donne un bois d'un blanc rougeâtre mêlé d'un peu de jaune, d'un grain qui devient charmant au vernis, et qui se travaille même avec succès, au tour. Ce bois pèse quatorze kilogrammes par trente-deux décimètres cubes, et, à la dessiccation, ne perd qu'un peu plus du dixième de son volume. On recherche, du reste, dans la marine, le cœur bien sain du saule pour en fabriquer des cabestans qui demandent, vous le savez, de la légèreté.»

Il fallait bien céder, et je cédai; cependant, avant d'accompagner Norbert à sa ferme, je ramassai quelques débris de notre cher saule; je conserve précieusement ces reliques de notre enfance, et je vous en donnerai votre part quand je vous reverrai, — si jamais nous nous revoyons, mon cher Bernhard.

SAM.

BIBLIOGRAPHIE.

MARTHE BLONDEL

L'OUVRIÈRE DE FABRIQUE

Par M^{me} BOURDON (MATHILDE FROMENT) (1).



VOILA un bon livre, bienfaisant au cœur et à la raison, un livre qui rend meilleur. Comme c'est rare! Ah! vous ne le savez pas encore, mesdemoiselles, et puissiez-vous ne le jamais savoir, combien, parmi tous ces livres qui se publient en masse, combien sont désolants, écœurants, pervertissants! Est-ce donc un livre heureux, que tel volume, qui s'est vendu à des milliers d'exemplaires, et qui laisse, à la dernière page, l'âme de son lecteur remplie du dégoût de la vie? Non, lorsque nous quittons un livre, nous devons nous trouver plus forts, plus armés contre la douleur, plus disposés à toutes les vertus, qu'il ne nous a pris. Et ne vous laissez jamais dire que peu importe la porée finale d'un livre, pourvu qu'à la lecture il soit intéressant: sophisme, dangereux et coupable! Pour moi, je crois fermement que la publication d'un livre malsain est un crime moral, tandis que celle d'un livre réconfortant, généreux, est une des bonnes œuvres qu'on puisse faire ici-bas.

Je ne vous apprendrai point à connaître madame Bourdon, mesdemoiselles. Depuis trop longtemps elle est votre amie, depuis trop longtemps vous appréciez la morale pure, simple et douce qui s'exhale de ses écrits, comme un doux parfum de violette, pour que j'aie besoin, moi, chétif, d'appeler votre attention sur les livres qu'elle publie en dehors de votre journal. Mais je l'appellerai, cette attention, sur l'ensemble de l'œuvre qu'elle poursuit, œuvre éminemment chrétienne, œuvre exquise. Tandis que tant d'autres écrivains, qui sont loin d'avoir son talent, s'efforcent d'attirer l'attention par des livres où des personnages impossibles s'agitent dans des événements incroyables, madame Bourdon (Mathilde Froment) s'applique à intéresser son lecteur avec les circonstances de la vie de tous les jours, et à peindre des personnages que vous et moi connaissons, qui trouvent le moyen d'être sublimes sans rien faire d'extraordinaire, et d'exercer le courage, l'énergie, la charité, la patience, la douceur, le dévouement, sans quitter le foyer domestique.

Et puis, elle a voulu être pratique, c'est-à-dire faire descendre sa bienfaisante influence près de tous et de chacun. Elle a compté les peines et les joies de toutes les situations sociales, des plus hautes aux plus humbles.

Vous l'avez vue au sein de la famille fortunée, dans beaucoup d'excellentes pages publiées par ce journal. Hier elle nous parlait d'Antoinette Lemire, l'ouvrière parisienne; aujourd'hui voici qu'elle nous apprend à connaître les misères et les dangers qui environnent Marthe Blondel, l'ouvrière de fabrique.

Ne craignez rien, madame Bourdon ne va pas

(1) Chez Bray, rue des Saints-Pères, 66; Paris, 1 fr. 50; par la poste, 1 fr. 80.

faire appel aux théories humanitaires pour exciter votre intérêt et votre pitié; elle ne dressera pas un acte d'accusation contre la société qui contient tant de misères à côté de tant d'opulence; tout simplement, elle vous fera descendre dans ces caves lilloises où des hommes, des femmes et des enfants usent leurs vies à des travaux durs et abrutissants, pour un misérable salaire; elle vous y montrera la vertu à la fois courageuse et résignée. — La résignation, c'est le plus sublime des courages, ne l'oubliez jamais, mesdemoiselles. — Elle vous montrera donc les gens de devoir en lutte avec toutes les tentations, écrasés sous le faix des douleurs, et pourtant triomphants, et pourtant plus heureux au milieu même de leurs épreuves que les gens vicieux ou insouciantes. Et vous sentirez que cela est vrai, et non pas arrangé pour les besoins de la cause, parce que vous reconnaîtrez la vie prise sur le fait; et votre cœur tressaillera de pitié, en même temps qu'il vibrera sous les plus nobles sentiments.

Madame Bourdon ne vous aura pas prêché sur les devoirs du riche envers le pauvre, des enfants envers leurs parents, mais, tout naturellement, vous penserez aux misères cachées dans les mansardes, et votre main s'ouvrira pour les secourir; mais, si cette malheureuse théorie des droits individuels qui a enfanté l'égoïsme moderne commençait à vous mordre le cœur et à altérer le dévouement filial absolu que vous devez à vos parents, tout aussitôt, à la lecture de *Marthe Blondel*, vous retrouveriez les exquises délicatesses du sentiment de la famille.

Lisez *Marthe Blondel*, mesdemoiselles, il faut connaître les souffrances des pauvres filles du peuple, pour vénérer celles qui triomphent, pour plaindre celles qui succombent sous un si lourd fardeau. Et puis quand vous aurez lu ce roman, ou plutôt cette étude, vous ferez comme moi, vous voudrez en lire d'autres du même auteur.

Alors vous saisirez la portée de cette œuvre dont

tout à l'heure je vous signalais l'ensemble, vous suivrez madame Bourdon dans les milieux divers où elle vous conduira, vous la verrez toujours vraie, toujours juste, toujours simple.

CLAUDE VIGNON.

SOUVENIRS D'UNE FAMILLE DU PEUPLE

Par M^{me} MATHILDE BOURDON (1).

Sous une forme dramatique, ce livre de notre collaboratrice retrace le rôle que le peuple français a joué dans l'histoire. Une tradition de famille s'étend, continuée à travers les siècles, depuis la conquête Franque jusqu'à nos jours; l'homme du peuple y apparaît toujours humble, toujours obscur et toujours mêlé aux graves événements de son époque, formant toujours une vague de ces océans d'hommes, une des voix de ces immenses multitudes, un des rouages de ces puissants leviers qui changent, qui retournent la face du monde. Voici les titres des divers chapitres : — Le Soldat franc. V^e siècle. — La Conversion. VI^e siècle. — Le Moine. VII^e siècle. — Le Soldat. VIII^e siècle. — Le Laboureur. IX^e siècle. — Le Pèlerin. X^e siècle. — Le Bâtisseur d'églises et le Trouvère. XI^e siècle. — Le Croisé. XII^e siècle. — Le Serf. XIII^e siècle. — Jacques Bonhomme. XIV^e siècle. — Le Bourgeois. XV^e siècle. — Catholique et protestant. XVI^e siècle. — Le Commis des Finances. XVII^e siècle. — La Philosophie. XVIII^e siècle. — Le Pontonnier d'Éblé. XIX^e siècle.

C'est, comme on voit, une histoire de France en raccourci.

(1) Un foli volume, prix : 1 fr. 50. Chez Puteis-Cretté, 39, rue Bonaparte, à Paris.

DENISE

I

LA MAISON DE CAMPAGNE



os ancêtres ne connaissaient Angers que sous le nom de la *Ville noire*, qu'elle devait à la sombre couleur des ardoises dont ses murs étaient revêtus; elle existe encore, cette ville gothique et sévère, mais autour d'elle se sont étendus des spacieux et riants

boulevards, zone de verdure et de blanches maisons qui la sépare et l'isole de la campagne, si verdoyante et si tranquille sous ce ciel heureux, qui a du midi la lumière et du nord la fraîcheur. Un des plus jolis points de vue, aux environs de la ville, est celui de l'étang Saint-Nicolas, près duquel s'élève la colonie agricole des Filles du Bon-Pasteur: quelques maisons de campagne sont étagées sur les pentes douces des collines qui commandent le val de la Maine; les étrangers recherchent ces belles demeures, sur cette terre aimable, dont le vieux poète Du Bellay célébrait

les douceurs; ils aiment ces jardins ombreux qui descendent vers les eaux claires de la rivière; ils aiment ce ciel tempéré, propice à la santé du corps et de l'âme, et, comme des oiseaux frileux volent à tire-d'aile vers de plus cléments horizons, les habitants du nord recherchent l'oasis angevine, ce soleil qui les caresse sans les consumer, et ces lieux où l'on voit fleurir en plein air et en pleine terre les orangers de la Provence à côté des sorbiers de la Suède, et des rhododendrons qui ont eu pour patrie les froids versants des Alpes.

Il y a vingt ans environ, une des maisons de campagne de Saint-Nicolas fut louée, après une longue vacance, à des personnes étrangères au pays, et qui, par là même, attirèrent l'attention curieuse de leurs voisins. Ces bons voisins s'attroupèrent, ils se groupèrent devant la porte, le jour où une grosse voiture de roulage y débarqua des caisses, des malles, des paniers, des meubles emballés soigneusement, un piano entouré de toile et de foin, une harpe dans son étui, et chaque objet fut le sujet d'un commentaire de la part des badauds. Ils s'attroupèrent encore à l'arrivée d'une chaise de poste, et, la bouche béante, les yeux grands ouverts, ils virent descendre du siège, d'abord une grosse fille coiffée d'un haut bonnet, d'un *hennin* normand, puis, et ceci causa une vive émotion à la foule, une femme de chambre sauta légèrement à terre, et laissa voir une figure noire, des cheveux crépus débordant d'un foulard jaune, une négresse, enfin, la plus foncée qui ait jamais débarqué de la côte de Guinée; elle se pencha dans l'intérieur de la voiture, prit dans ses bras une petite fille endormie, toute blanche et toute blonde, et une dame, jeune, svelte, élégante descendit à son tour en disant d'une voix douce :

« Cora, ne la réveille pas ! »

La cuisinière normande, la négresse, la jeune dame entrèrent dans la maison, la porte se referma, et les curieux en eurent pour tout un soir de réflexions et de conjectures.

« C'est une actrice de Paris, dit le maître d'école d'un ton capable, elle vient se reposer à la campagne et répéter ses rôles, et on dit que la petite fille va débiter cet hiver.

— Bah! vraiment? et la négresse?

— Elle joue aussi, dans le *More de Venise* et dans *Paul et Virginie*, par exemple.

— Pour moi, dit un politique du village, je me suis laissé dire que c'était une duchesse de Saxe-Cobourg, et qu'elle venait ici élever une petite princesse destinée à l'héritier du trône.

— Quel trône?

— Celui d'Angleterre, donc!

— Pourquoi? je crois que c'est tout simplement une femme qui a eu des malheurs; elle a l'air si triste!

— Elle a de beaux meubles, toujours! quels fauteuils! et avez-vous vu cette grande glace et ces tableaux, et ces chaises de soie, et ces lampes, toutes d'or?»

Les propos allèrent leur train, arrivèrent à leur apogée, et tombèrent peu à peu. Rien ne les alimentait, car la vie de la dame étrangère était unie, digne et sans mystère. Toutes ses dépenses se payaient au comptant, excellent moyen pour couper court aux suppositions défavorables; elle reçut plusieurs visites,

celle d'un banquier, d'un magistrat, d'un notaire d'Angers, accompagnés de leur femmes, ce qui suffisait à attester la régularité et la distinction de sa position sociale; elle fréquentait assidûment, le dimanche, l'église de sa paroisse, et souvent, pendant la semaine, on la voyait se diriger vers la chapelle du Champ-des-Martyrs; bref, sa conduite n'offrait rien qui pût alimenter la curiosité provinciale, et, de nouveaux événements surgissant ailleurs, on cessa de s'occuper d'elle. Le public sut qu'elle se nommait madame Villers, et on la crut veuve et dévouée tout entière à l'éducation de sa fille, de sa petite Denise.

L'amour maternel semblait en effet le seul moteur de cette existence solitaire. On ne voyait jamais la fille sans la mère. Quand Denise jouait au jardin, sa mère, assise sous la véranda, au milieu des fleurs exotiques qu'elle y cultivait, la suivait incessamment des yeux, et souvent, secouant la mélancolie nonchalante dont elle semblait accablée, elle se mêlait au jeu de Denise, elle lui apprenait à s'amuser, science que les enfants élevés seuls ne possèdent guère; on la voyait aussi, près de sa fenêtre, à demi couchée dans un fauteuil, un livre sur les genoux, et occupée à initier l'enfant aux mystères de l'alphabet; quelquefois on entendait sur le clavier les tâtonnements d'une main enfantine, rectifiés, dirigés aussitôt par la voix et les doigts maternels. A l'église, Denise accompagnait toujours sa mère, et elle regardait consciencieusement les tableaux, les statues, les cénotaphes, pendant que madame Villers, le front dans ses mains, méditait ou rêvait. Enfin, de tous les sentiments que pouvait renfermer l'âme de l'étrangère, le seul qui fût apparent, visible aux yeux de tous, c'était un amour passionné pour son enfant, et quand même l'opinion publique eût été sévère pour elle, cette affection maternelle, exclusive et ardente, fût devenue son égide.

Madame Villers avait l'habitude de se coucher tard, et longtemps, dans la nuit, au milieu de la campagne obscure, on voyait luire sa lampe et passer parfois, derrière les rideaux abaissés, son ombre svelte et légère. C'était dans sa chambre à coucher, près de l'alcôve où Denise dormait du sommeil de ses six ans, qu'elle passait ses heures de veille; elle lisait, elle écrivait, quelquefois elle restait songeuse et pensive, plus souvent elle pleurait : la solitude et le silence réveillaient ses souvenirs, et aucun d'eux n'était sans amertume. Seule, l'enfant endormie, à demi souriante dans ses rêves, avec son petit bras potelé, plié sous sa tête, ses boucles courtes et blondes tombant sur ses joues roses et sur son col blanc, seule, cette image charmante de paix et d'espérance la rassérénait un peu, et après l'avoir contemplée longtemps, elle priait avec plus de confiance, elle écrivait ou travaillait avec plus de calme. Ce fut ainsi, en s'interrompant fréquemment pour regarder Denise, qu'elle acheva une longue lettre, commencée depuis plusieurs jours. Elle était adressée à *Madame d'El-non, habitation du Limbé, Ile Bourbon*.

« Très-chère Laurence,

» As-tu douté de moi? hélas! tu en aurais bien le droit; trois ans de silence, de silence absolu! Qu'as-tu pensé? quelles craintes ou quels doutes as-tu eus sur ma destinée errante? Ma pauvre amie, peut-être

crois-tu que je ne suis plus de ce monde, et as-tu déjà prié pour moi dans cette église de Saint-Denis où toutes deux nous avons été baptisées? Peut-être penses-tu qu'au milieu des plaisirs de l'Europe je t'ai oubliée, toi, mon amie, ma presque sœur? Mais non, il me semble que tu connais mieux mon cœur, et que tu as deviné que si je ne t'écrivais pas, c'est que je n'avais rien de doux ni de rassurant à te dire, et qu'à pareille distance, la plainte est trop cruelle pour le cœur ami qui la reçoit.

» Je t'ai peu écrit depuis mon mariage, et tu n'as connu, chère Laurence, que le côté ostensible de ma vie. Tu sais qu'après la mort de ma pauvre mère, mon père n'a plus voulu demeurer à Bourbon, dans ces lieux qu'il n'avait peut-être aimés qu'à cause d'elle, parce qu'elle y était née et qu'elle les chérissait; il m'a donc amenée en France, à Angers, où il avait quelques relations de famille, et j'ai achevé mon éducation dans la maison paternelle, par les soins d'une institutrice, excellente personne, qui a essayé de me préparer aux difficultés de l'existence, mais elle ne m'a pas dit assez combien ce chemin est hasardeux et pénible!

» La santé de mon père paraissait altérée, et de funestes pressentiments qui, par malheur pour moi, ne l'ont pas trompé, le pressaient de me donner un appui et une famille nouvelle. Il m'en parla, il me parla raison, il me fit pleurer, et, pour le rassurer, car des inquiétudes si vives et si tendres lui faisaient mal, je lui dis que je serais contente de lui obéir et de me marier. J'avais dix-huit ans à peine.

» Tu sais comment on se marie en Europe, ou du moins en France? Deux familles ne se connaissent pas, parfois une grande distance les sépare; mais l'une d'elles a un fils, dans l'autre il y a une fille; un ami commun trouve que ces jeunes gens, qui ne se sont jamais vus, qui n'ont peut-être ni la même éducation, ni les mêmes goûts, ni les mêmes idées, feraient un *joli couple*, parce que l'âge et la fortune sont assortis: il entame une négociation, il porte parole de l'un à l'autre; au père qui désire un gendre, il vante son jeune homme; il parle habilement de la jeune fille à la mère qui souhaite une bru, on se rencontre, on connaît l'extérieur de celui avec qui on va passer sa vie (c'est mieux qu'en Chine où l'on ne se connaît pas du tout), les parents s'accordent, et, bref, l'on se marie, les yeux fermés, le cœur aveuglé, l'esprit obscurci par le bruit qui se fait autour de soi.... Pardonne-moi un peu d'amertume, Laurence, hélas! le choix que d'autres ont fait n'a pas été heureux pour moi!

» Je fus donc mariée de cette manière, à un jeune homme que ses affaires amenaient fréquemment à Angers, qu'un de nos cousins présenta à mon père, et que j'acceptai avec confiance.

» Pourquoi le bonheur ne s'est-il pas assis à notre foyer? — pourquoi n'ai-je pas trouvé au moins une situation supportable? Je me fais ces questions de sang-froid, maintenant que le temps a calmé mes peines et mes impatiences, et que, placée à une certaine distance des événements, je puis les juger avec plus d'impartialité. Je rends justice à mon mari; beaucoup de choses en lui pouvaient captiver le cœur d'une femme: sa jeunesse, sa grâce, ses manières agréables et distinguées, et, je dirai plus, les qualités de son cœur; sa position était belle et solide; fils

unique d'une mère veuve qui l'avait élevé avec un soin jaloux, il semblait que l'on n'eût pas de froissements intérieurs à craindre.... Pour moi, j'apportais ma jeunesse, un visage que l'on vantait alors, un grand besoin d'affection et de dévouement.... Ma belle-mère, avec qui nous devions vivre, était, sous beaucoup de rapports, une femme respectable et d'un esprit élevé, mais elle aimait mal son fils, et ce fut là le prélude de tous nos chagrins.

» Je passai les premières semaines de mon mariage auprès de mon père. Ce furent des jours serrens, une aube qui semblait pleine de promesses, un printemps qui laissait espérer moisson et vendange. Mon mari paraissait m'aimer, il avait pour moi de bonnes paroles, des empressements affectueux, et mon père, qui nous observait, nous vit partir sans crainte. Lui aussi comptait sur l'avenir, et en embrassant mon mari, au moment des adieux, il lui dit: — Je la laisse à un ami.... Pauvre père! il s'est endormi dans cette certitude; sa dernière heure n'a pas été troublée par des angoisses paternelles.... Béné soit Dieu qui l'a permis ainsi!

» Ma première impression de tristesse, après cette séparation, fut celle que j'éprouvai en entrant dans la ville où, dorénavant, je devais habiter. Caen a cependant une grande réputation parmi les archéologues; c'est une ville gothique, pleine de souvenirs, où chaque pierre rappelle un nom célèbre, chaque détour de rue une date historique; mais combien ces maisons vermoulues, objet de l'admiration des antiquaires, ces hautes et sombres églises pavées de tombeaux, me semblèrent tristes à moi, qui jamais n'avais quitté la campagne, qui avais vécu dans les contrées aimées du soleil, et qui avais passé mon enfance au bord de la mer des Indes, ma jeunesse sous le ciel propice de l'Anjou! Le ciel normand, la verdure aux teintes foncées, les prairies interminables, la ville grise et sévère, tout me remplit de mélancolie, et notre maison même, qui depuis plus d'un siècle appartenait aux Villers, me parut, quoique parée pour me recevoir, une funèbre demeure. En la voyant, je pensais à notre riante habitation de Bourbon, et à ce pavillon dont les fenêtres dominaient la belle vallée de la Maine, célèbre en France pour la beauté et la fraîcheur de son paysage, et il semblait qu'un pressentiment glaçât mon cœur comme la brume glacée qui tombait, le jour de notre arrivée, faisait frissonner mon corps.... Oui, c'était un pressentiment, et dès que je me trouvais seule, je me mis à pleurer.... et personne ne me consola, car ma belle-mère s'enferma avec Léon, sous prétexte de lui rendre compte des affaires de commerce; je ne le revis qu'au moment du repas.

» As-tu lu, chère Laurence, dans la vie du saint roi Louis, l'histoire de la pauvre reine Marguerite? Elle avait aussi une belle-mère, une femme noble, héroïque, mais jalouse, et quelquefois la jeune reine lui disait: — Ne me laissez-vous voir mon seigneur ni à la vie ni à la mort? Ce fut là mon histoire. Le seigneur que j'avais accepté, à peine rentré dans la maison maternelle, entra aussi sous l'autorité omnipotente de celle qui l'avait élevé, et je ne comptai plus dans son existence que comme un enfant, dont les jeux et les pleurs vous font également sourire, et n'ont pas plus d'importance les uns que les autres.

» Ma belle-mère ne me malmenait pas, ne me

grondait pas ; la dureté, les mauvais procédés ostensibles n'eussent convenu ni à son éducation ni à son caractère, qui a des côtés très-nobles ; elle se bornait à m'effacer. Placée entre Léon et moi, elle ne laissait pas venir l'intimité : c'était à elle qu'étaient réservés et le secret des affaires, et les allusions, vite comprises, à un passé qui m'était étranger, et les projets d'avenir, et les graves entretiens auxquels on ne m'initiait pas. J'étais là comme une muette idole à qui on donnait des robes, des bijoux et des fleurs, mais qu'on jugeait incapable de concevoir ou d'émettre une idée. Quand je parlais, ma belle-mère m'écoutait avec un sourire distrait, mais s'il m'arrivait, ce qui arrive à tout le monde, d'énoncer une opinion hasardée, d'avancer une erreur, elle me relevait d'une façon si vive, avec une ironie si bien calculée, que je ne savais plus que dire. Mes défauts étaient mis en évidence, et ce, sans qu'elle eût l'air d'y toucher ; ainsi, je n'ai pas l'activité dévorante des Françaises, je ne sais ni me lever de grand matin, ni travailler, ni agir quand le temps est froid et le ciel gris ; aussi madame Villers disait-elle doucement à ses amies, en présence de mon mari : — Je continue à m'occuper des affaires, notre chère Caroline est une si aimable petite paresseuse, une vraie créole ! » Ou à propos du ménage, elle disait à Léon : — N'ennuie donc pas ta femme de ces détails, mon cher enfant ; ne suis-je pas là ? et ne serai-je pas toujours prête à te servir ? »

» Cependant je m'efforçais de bien faire, et j'avais apporté, à défaut de talents, à défaut d'énergie naturelle, une vraie bonne volonté dont on aurait tiré parti avec un peu de sympathie et de douceur. J'étais comme les lianes de notre pays, je cherchais un soutien, et j'aurais peut-être jeté quelques fleurs sur celui qui m'eût appuyée contre son cœur ; il s'y refusa... Au commencement, je ne comprenais pas très-bien ce qui se passait autour de moi, et je me demandais pourquoi, loin de se souder davantage, l'intimité entre Léon et moi diminuait de jour en jour ; et quand je vis clair, quand je compris d'où venait le mal, il était trop tard. J'essayai de lutter et de ressaisir mes droits, et, naturellement, la tendresse fut ma première arme : je frappai à la porte du cœur de Léon, mais il ne s'ouvrit plus... Sa première affection, l'affection dominante de sa vie avait repris tout son empire : qu'était-ce donc que le souvenir de mon premier et timide amour à côté des vingt-cinq années de vigilance, de sacrifices, et de tendresse passionnée de sa mère ? Je l'avoue, Laurence, en toute sincérité, je ne pouvais lutter contre ce culte filial, fondé sur la reconnaissance, sur les plus nobles vertus, et qui ne permettait pas à Léon de voir qu'une fois, une seule fois, sa mère n'avait pas été parfaite. C'est chose triste à dire : avec un fils oublieux et léger, j'eusse été heureuse peut-être, et mes peines sont dues à l'exagération de certaines qualités que j'admirais en en souffrant. J'échouai donc absolument, car mon mari ne voulait pas entendre un mot de plainte contre sa mère, encore bien moins vouloir-il accueillir l'idée de la quitter. Je restai rivée à ma chaîne et à ma solitude, mais Dieu m'envoya une consolation puissante : j'allais être mère à mon tour.

» Mon enfant, ma petite Denise, fut reçue à sa naissance par Léon et sa mère avec une joie tendre

qui effaça à mes yeux le souvenir de leurs torts et de mes peines ; j'eus quelques mois calmes et heureux, troublés cependant par la mort de mon pauvre père. Il mourut presque subitement, loin de moi, mais en me croyant heureuse ; et lui qui m'avait tant aimée, il semblait qu'il me léguait son âme pour chérir ma petite enfant. Elle était tout pour moi, Laurence, et les sentiments qui avaient été refoulés dans mon cœur s'épanouissaient pour elle, sur son berceau. Unique amour qui m'était permis, je m'y donnai tout entière, et elle eut le pouvoir, elle qui ne parlait pas, elle, encore dans ses langes, elle qui ne me témoignait son amitié que par son rire innocent et ses petits bras tendus, elle eut le pouvoir de me faire oublier tant de chagrins et de cruelles déceptions, et d'adoucir même la perte de mon père, si bon pour moi. Hélas ! les affections descendent plus qu'elles ne montent, tu le sais, Laurence, et c'est si puissant un enfant, ah ! c'est si puissant !

» Je laissais sans peine le sceptre des affaires et du ménage aux mains de ma belle-mère, je la laissais libre, j'étais contente de tout, pourvu que Denise fût bien portante, et que j'eusse le spectacle de ses jeux, la jouissance de ses premières caresses. Ces premières années où l'enfant n'appartint qu'à moi m'ont laissé mille souvenirs délicieux, mais, à mesure que Denise grandissait, je voyais que d'autres avaient des droits sur elle et la volonté de les revendiquer. Ma belle-mère avait, sur l'éducation, des idées très-arrêtées ; elle ne voulait que l'éducation publique, l'éducation en commun, et cela, dès les premiers jours de l'enfance ; elle y trouvait de grands avantages pour le caractère ; j'y trouvais de grands inconvénients pour la délicatesse de l'âme, et de cette différence d'opinions, naquirent nos premières querelles, après un long repos. Je mis à défendre mes idées de l'ardeur, de l'emportement peut-être ; elle m'opposa le calme inflexible et plus dur que l'airain dont elle est toute cuirassée. Ce n'avait été qu'une bataille de paroles, plus ou moins vives, plus ou moins acerbes, mais un jour, Léon me dit, froidement et positivement, qu'il avait décidé que Denise irait à l'école et y passerait la journée entière. Il donnait gain de cause à sa mère. Dès ce moment, Laurence, ce fut une lutte ouverte, et l'enfant, chose triste à dire, était l'enjeu que nous nous disputions. Madame Villers l'avait emporté, Denise avait passé en d'autres mains ; mais le soir, quand elle revenait, elle aurait dû m'appartenir tout entière, et en ce moment encore, ma belle-mère intervenait. Elle m'accusait de la gêner par mes idolâtries, et, peu conséquente avec elle-même, elle cherchait à s'attacher l'enfant, à l'attirer dans son parti, en lui prodiguant plus que je ne le faisais moi-même, les jouets, les amusements et les caresses. Après m'avoir enlevé le cœur du père, mon bien, elle voulait m'ôter le cœur de l'enfant, mon trésor. Ces réflexions, ces appréhensions, les craintes que j'éprouvais pour l'avenir, pour cette longue route solitaire où nul cœur peut-être ne serait mon refuge, aigrirent mon humeur ; je ripostais avec violence aux moindres attaques, je provoquais parfois des scènes, émue que j'étais d'une agitation intérieure, et notre existence, dont la tendresse n'adoucissait plus les ressorts, devint peu à peu intolérable. Léon, à plusieurs reprises, essaya de me réconcilier avec les opinions de sa mère, mais il était trop tard, sa voix ne trouvait plus le chemin de

mon âme; une seule pensée d'ailleurs m'absorbait : la crainte qu'on ne me prît l'affection de mon enfant.

« Vous ne pouvez ni ne voulez vivre avec ma mère, me dit-il un jour; c'est cependant une condition *sine qua non* de notre existence, car je ne la quitterai jamais.

— Y êtes-vous décidé? répondis-je.

— Certes! et ce n'est pas là l'opinion d'un jour; je sais ce que je dois à ma mère.

— Et à votre femme?

— Je lui propose la vie la plus honorable et la plus douce, en famille, et dans l'intimité d'une femme digne de tous respects.

— Mais avec qui on ne peut vivre!

— Vous ne pouvez pas, vous! me répéta-t-il avec amertume.

— Et d'autres ne le pourraient! m'écriai-je. Je vivrais avec vous, Léon, si vous consentiez à vous éloigner de votre mère.

— Jamais! » dit-il avec une décision qui m'effraya.

» Mais cette idée de séparation avait germé en mon esprit. Il ne voulait pas consentir à s'éloigner de sa mère, à me donner le sort ordinaire de toutes les femmes, maîtresses chez elles et reines au foyer, entre leur mari et leurs enfants; il me condamnait à subir éternellement le joug, si doux pour lui, si intolérable pour moi; éternellement, je serais contrariée, blessée, poursuivie dans mes desirs et dans mes droits... Cet avenir, je ne l'acceptais pas, et la séparation inévitable aurait lieu, mais entre l'époux et la femme, entre le père et l'enfant.

» Un jour, à la suite d'une discussion plus amère que toutes les autres, je prononçai tout haut le terrible mot : *séparation*, qui était souvent au fond de ma pensée. Le silence me répondit, mais le jour suivant, après un long entretien avec sa mère, Léon me dit :

« Caroline, vous l'avez voulu : nous nous séparons, mais à l'amiable et sans bruit. Je rends justice à vos qualités, et j'eusse été bien heureux si à l'égard de ma mère, à qui je dois tout, vous aviez adopté ma manière de voir et de sentir. Je ne puis m'éloigner de celle qui m'a fait ce que je suis et qui n'a que moi, et si vous persistez...

— Je persiste si vous persistez vous-même.

— Eh bien! soit! vous emmènerez Denise; c'est un sacrifice que l'équité me demande, mais j'exige qu'à dater de sa huitième année, elle vienne, tous les ans, passer deux mois avec ma mère et moi. Est-ce accordé?

— Oui, » dis-je.

» Il me tendit la main, j'y mis la mienne; peut-être nos cœurs inclinaient-ils en ce moment vers une réconciliation, mais un obstacle s'élevait... il ne fut pas franchi, et nous nous quittâmes, non sans regrets peut-être, mais au moins sans hésitation. Je posai sur ces pénibles moments; je sortis sans bruit de la maison conjugale, et après bien des réflexions, après bien des regards jetés sur cette vaste France, où je suis seule, je résolus de retourner à Angers, où mon père avait, ainsi que je te l'ai dit, quelques parents éloignés. C'était un semblant de protection et de famille. Je vis donc ici dans une profonde solitude, avec ma fille et deux servantes : l'une, une bonne et fidèle Normande qui m'a suivie et qui avait souffert aussi du despotisme de madame Villers; l'autre, ma

chère Cora, la négresse qui a été élevée avec moi et qui m'est si dévouée.

» Ma maison est jolie; j'ai essayé, dans une petite serre que j'ai créée, de faire vivre quelques plantes de notre pays; tu rirais si tu voyais mes aloès et mes palmiers! mais l'ange de la maison, c'est l'enfant, c'est Denise! elle est mon rayon de soleil, ma pensée continuelle, mon souci de toutes les heures. Je veux la bien élever, je cultive pour elle mon esprit et mes chétifs talents, je tâche de lui faire aimer Dieu, mais je sens que, si cher que soit ce devoir, je ne suffirai pas à l'accomplir seule; aussi, ai-je formé le projet d'appeler à mon aide mon ancienne institutrice, la bonne mademoiselle Esther de la Rochette. Je connais son cœur, ses principes, elle m'inspire toute confiance.

» Voilà mon histoire, chère Laurence; j'ai accusé les autres, mais crois-moi, je ne veux pas m'innocenter moi-même. Mon caractère n'a pas su fléchir, et si ma belle-mère a manqué de condescendance et mon mari de fermeté pour soutenir mes droits, qui étaient aussi les siens, j'ai manqué, moi, de patience et peut-être d'humilité. Je reconnais mes torts, mais eux, sont-ils purs de tout reproche? Cependant, Léon est plus excusable que sa mère, et je comprends le sentiment qui a dicté sa conduite. Jamais fils n'a dû autant à sa mère, mais jamais fils n'a fait autant de sacrifices au culte filial. Brisons là. Je t'embrasse, ma chère Laurence, et je te prie de m'écrire et de me donner des nouvelles de Bourbon et de tous les tiens. Tu es heureuse, mais crois bien que le tableau du bonheur m'est doux. Je t'envoie un petit portrait au crayon de ma Denise; tu verras qu'elle ne ressemble pas à ton amie; elle a le teint, les yeux et les cheveux de Léon. Adieu, chère amie, ne crois jamais à l'oubli de ta sœur d'adoption; tant que je vivrai, je t'aimerai, et mon cœur se repliera vers toi et vers notre berceau commun.

» Ton amie,

» CAROLINE VILLERS. »

Vus à distance, nos fautes et nos malheurs s'éclaircissent réciproquement, et madame Villers reconnaissait d'une manière implicite qu'un peu plus de patience, un peu moins d'orgueil, eussent rendu acceptable une situation qui, comme toutes les choses humaines, avait son côté défectueux. Mais ce regret qu'elle pouvait ressentir, elle ne l'exprimait pas volontiers; aucune pensée de retour n'en avait jailli, et concentrant toutes ses facultés et toutes ses pensées sur un seul point, sur une seule tête, elle se vouait toute à sa petite Denise, amour qui remplaçait les autres amours, devoir cheri qui suppléait à tous les devoirs.

II

L'ENFANT.

La septième année de Denise était écoulée, elle entraît à pleines voiles dans ce qu'on appelle l'âge de raison, qui se manifeste souvent par un redoublement de caprices; mais cet air orageux avait passé sans s'y arrêter, non que l'enfant fût parfaite, mais elle tenait de son père ce sang tempéré, ces nerfs paisibles, ces sensations un peu lentes qui ne connais-

sent ni les brusques colères, ni les soudains désirs, ni l'inconstance dans les plaisirs et dans les amitiés. Sa mère lui avait donné la faculté d'aimer, mais en conservant pour elle la fermeté hautaine qui avait fait le malheur de sa vie, et Denise, tranquille, candide, aimante, grandissait sans que l'âge difficile changeât ses allures pacifiques. L'âme de cette enfant semblait toute pénétrée de bonté; le don de Dieu par excellence, l'amour pour les autres, donnait un tendre éclat à ses yeux et à son sourire; elle aimait tout ce qu'enserrait son petit cercle : sa mère, de préférence à tout; Cora, qui jouait si bien avec elle; la normande Ursule, qui ne jouait guère et grondait souvent; les petites paysannes qui apportaient du lait ou des fruits; les animaux même : le chien noir, la chèvre et les bengalis que madame Villers élevait à grand-peine dans une cage dorée; tous les êtres vivants, compagnons de sa vie, avaient leur place dans ce bon petit cœur d'enfant, et pourtant Denise n'était pas un de ces bijoux dont se parent les modernes Cornélius. Son intelligence paraissait assoupie; elle n'annonçait pas ce que la vulgaire appelle des *moyens*; on ne pouvait citer aucune plaisante réplique, aucun mot heureux échappés à sa bouche; elle ne récitait pas de fables, elle n'était avancée en aucune science; les efforts très-consciencieux de sa mère avaient abouti à lui apprendre à peu près à lire; il est vrai que cette science, clef des autres, paraît bien difficile à ceux qui la possèdent et qui réfléchissent à ses aspérités. Denise savait de plus les premières réponses du catéchisme, ces balbutiements de la science sacrée qui eussent étonné par leur profondeur Rome et la Grèce; mais elle connaissait à peine les notes sur le clavier; elle n'avait pas la moindre idée ni de l'histoire, ni de la géographie, ni du calcul; ses petits doigts inhabiles n'avaient pu se plier à aucun travail d'aiguille; bref, elle était ignorante et elle allait atteindre sa huitième année.

Cette idée donnait le frisson à madame Villers. Le père et l'aïeule allaient rentrer dans leurs droits; bientôt Denise retournerait momentanément vers eux, et l'ignorance enfantine dans laquelle elle vivait blesserait sans nul doute ceux qui attendaient autre chose de cette petite fleur que des caresses et des parfums. Caroline se souvenait des opinions de sa belle-mère, de ses exigences en matière d'éducation; elle croyait entendre encore ces mots qui avaient tant de fois résonné à son oreille :

« Une femme essentielle ne doit pas ignorer ceci, ou doit connaître cela... Une femme essentielle est entendue au ménage, elle doit avoir des connaissances solides et des talents agréables. Une éducation n'est complète que lorsqu'on est femme d'intérieur et de salon tout à la fois... »

Superbe programme que Caroline n'avait pas réalisé et devant lequel Denise échouerait sans doute. Et de loin, à travers le temps et la distance, madame Villers prévoyait les critiques, les railleries, les observations blessantes et froides comme l'acier qu'ex-citerait l'ignorance de sa pauvre enfant, et qui, toutes, retomberaient sur elle, ajoutant ainsi un tort de plus à ceux dont on l'avait accablée.

Il est des esprits que l'ombre même d'un blâme, fût-il léger, fût-il lointain, fait cruellement souffrir, et qui ont besoin pour respirer que la douce

bienveillance accueille leurs actes et leurs paroles; madame Villers était de ces esprits-là, délicats et susceptibles, ombrageux surtout pour ce qu'ils aiment, et elle souffrait beaucoup en pensant aux réflexions que Denise susciterait chez ceux qui avaient à tout prendre sur elle un droit imprescriptible, et à qui sa vie morale ne pouvait pas rester indifférente.

L'instant approchait; une lettre brève de madame Villers avait annoncé qu'on attendait l'enfant à Caen vers le 1^{er} août, et Caroline ne pouvait plus espérer meubler cette mémoire rebelle, ouvrir cette intelligence endormie, et il fallait se résoudre à livrer Denise telle qu'elle était, dans son innocence et sa bonté natives et sans ornements étrangers. L'enfant ne s'en inquiétait pas; on lui avait dit en vain qu'elle allait revoir son père et sa grand-mère; ces noms n'avaient pas grand sens pour elle; déjà un léger brouillard voilait à ses yeux les premiers souvenirs de sa petite enfance; l'horizon actuel était le seul qu'elle connût, et d'ailleurs une préoccupation immédiate la captivait, celle de la venue de son institutrice, retardée depuis six mois, et qui arriva enfin trois jours avant le départ de Denise pour Caen.

Mademoiselle Esther de la Rochette avait dépassé quarante ans; elle avait beaucoup travaillé, car depuis vingt ans elle exerçait, avec le zèle d'une ardente vocation, les pénibles fonctions d'institutrice; depuis vingt ans elle employait vie, force, chaleur, à couvrir des âmes, à les animer d'un souffle généreux, à leur prodiguer la lumière et la sève; elle avait beaucoup souffert, car ces enfants pour qui elle s'était dépensée l'avaient vue partir indifférente, et avaient oublié la nourrice de leur âme plus vite que le nourrisson n'oublie celle qui lui donna son lait et qui chanta à son berceau; elle avait souffert, car elle était seule, seule dans le vaste monde; ses parents, pour qui elle avait travaillé avec tant de joie, étaient morts; un jeune frère dont elle était l'appui et qui était sans espérance, avait succombé à la fatigue des études viriles; depuis plusieurs années elle ne se rattachait plus à personne; aussi avait-elle accueilli avec joie la proposition de madame Villers, qui renouait ainsi les liens du passé, et lui épargnait le pénible ennui d'aller frapper à des portes étrangères et d'affronter encore une fois des visages inconnus. Une maladie la retint pendant quelque temps; elle arriva enfin, empressée et confiante, et elle eut quelques larmes de joie et d'expansion en embrassant Caroline, qu'elle avait quittée au seuil de la jeunesse, qu'elle retrouvait femme éprouvée, mère inquiète et qui déposait entre ses bras, comme entre ceux d'une mère, l'enfant qui allait être à toutes deus.

Denise regarda longtemps mademoiselle Esther; elle parut étudier avec recueillement toutes les lignes de ce visage sérieux et bon; puis elle lui noua les bras autour du cou et lui dit en confidence :

« Je vous aimerai bien !

— Et moi aussi ! dit l'institutrice en baisant à son tour cette joue en fleur; mais, Denise, vous savez pourquoi je viens ici ? »

L'enfant mit le doigt sur sa bouche et ne répondit pas.

C'est pour vous donner des leçons, ma chère petite; nous apprendrons ensemble beaucoup de belles choses; dites, voulez-vous ?

« Cela ne m'amusera pas, répondit Denise d'un

ton sérieux; j'aime mieux courir au jardin avec Cora et Black, ou bien habiller ma poupée auprès de maman, quand elle est assise dans la serre ou sous les arbres de son pays.

— C'est votre maman qui désire que vous appreniez, et vous lui ferez beaucoup de peine si vous restez ignorante.

« Vous croyez ? »

— J'en suis sûre.

« Comment faire ? Je vais aller demain chez mon papa, fort loin, fort loin d'ici; vous ne venez pas, vous, mademoiselle ? »

— Non, petite amie; mais quand vous reviendrez de Caen je serai ici et nous commencerons. Vous serez bien sage et bien docile ?

« Pour faire plaisir à maman et à vous, oui, dit l'enfant comme si elle comprenait la gravité d'un engagement. »

Pendant deux jours, il ne fut pas question d'études; on s'occupa à installer mademoiselle Esther et à faire les derniers préparatifs de voyage de Denise. Le moment redouté arriva; l'enfant allait partir, escortée d'Ursule, qui méritait toute confiance; elle recevait, étonnée, craintive, les embrassements passionnés de sa mère, et elle lui dit enfin :

« Maman, mademoiselle dit que je ne dois pas te faire de peine : si tu es fâchée de me voir partir, je resterai, dis ? »

— Hélas ! cela ne se peut ! dit madame Villers en la pressant encore sur son sein; chère petite, il faut partir; mais pense à moi, pense à ta pauvre mère ! »

Denise ne comprenait pas, mais cette scène l'ébranlait profondément; elle pleurait à sanglots quand Ursule, ornée de ses plus beaux atours normands, la prit dans ses bras en disant :

« Madame, faut vous faire une raison ! j'en aurai soin, allez ! »

— Ursule ! vous m'écrirez, n'est-ce pas ? s'écria madame Villers en pressant la grosse main de la cuisinière; que je sache comment elle est !

« Soyez tranquille, je vous dis ! allons, mon minet, nous partons... »

Elles montèrent en voiture; l'enfant criait :

« Je veux rester avec maman ! »

Mais la voiture partit au grand trot, et madame Villers, abattue, découragée, se réfugia dans la serre, où elle resta seule tout le jour. Elle n'osait s'aventurer dans la maison, elle craignait ce vide de l'absence qui ressemble tant au froid de la mort.

Le soir, elle rentra dans sa chambre en passant par celle de Denise. Mademoiselle Esther était assise

devant la table : des crayons, des estompes, des esquisses étaient épars autour d'elle; elle leva la tête en voyant madame Villers.

« Pardonnez-moi, dit celle-ci; pardonnez-moi; chère demoiselle, de vous avoir laissée seule tout ce jour; mais j'eusse été de bien mauvaise compagnie... »

— J'étais avec vous de cœur et avec votre chère enfant, et en voici la preuve, » répondit mademoiselle Esther en se levant et en mettant sous les yeux de madame Villers l'esquisse qu'elle venait de finir.

C'était un portrait de Denise rapidement touché, mais d'une ressemblance étonnante. La tête seule était reproduite, comme celle de ces anges que les peintres placent dans les *gloires* de leurs tableaux, et elle revivait sous ce crayon avec son beau front, bien modelé et plein de promesses, ses yeux d'un bleu foncé auxquels de longs cils noirs donnaient tant de douceur, l'expression ingénue et caressante de son visage qui semblait dire à sa mère ces mots tracés au bas du portrait :

Je reviendrai.

« Quelle joie vous me faites ! s'écria madame de Villers en attachant des yeux ravis sur cette chère image; chère amie, vous avez compris tout ce que cette enfant est pour moi ! Oh ! que je vous remercie. »

— Je l'aime aussi, dit doucement mademoiselle Esther, et à nous deux nous l'éleverons bien. »

« Pourvu qu'on ne me la gâte pas là-bas ! qu'on ne me vole pas son cœur ! » s'écria Caroline en laissant lire au fond de sa pensée.

— Ce cœur est bon, il est aimant, et nous le rendrons pieux; nous le donnerons à Dieu pour qu'après il soit tout à ses devoirs et à ses affections.

« C'est une position si difficile que celle de cette enfant ! continua madame Villers en poursuivant le fil de ses idées. Entre un père et une mère ! »

— Elle les aimera tous deux et ne les jugera point.

« Je ne craindrais pas d'être jugée si je l'étais avec équité, répondit Caroline avec une nuance de hauteur; je n'ai rien à me reprocher. »

L'institutrice laissa tomber cette parole, et prenant la main de son ancienne élève :

— Faisons notre prière du soir pour Denise, dit-elle; que Dieu et ses anges la conduisent et la ramènent. »

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



LES AVENTURES DE MON COUSIN



Il y a un cousin qui n'est pas laid : le seul trait de sa figure qui attire les yeux d'une manière fâcheuse, c'est son nez. Il est retroussé, et les deux ouvertures ressemblent à des portes cochères ; on y entrerait à cheval. Mon cousin porte au vent ce nez malencontreux, il a toujours l'air de chercher une étoile dans le ciel ; son cou est allongé et tendu comme celui d'un chien qui hurle à la lune. Alfred est son tailleur, et personne ne s'en douterait ; il communique un cachet particulier à ce qu'il porte, on croirait qu'il est venu au monde avec tous ses vêtements.

Mon cousin s'appelle Gilbert des Marais ; il est fort riche, et ses parchemins sont si vieux, qu'une ménagère soigneuse les trouverait trop poudreux pour couvrir des conserves de cornichons. Les ancêtres de Gilbert ont suivi Guillaume le Conquérant en Angleterre, Philippe-Auguste et saint Louis en Palestine ; il parle volontiers des conquêtes de ses aïeux et jamais des siennes.

Gilbert n'est pas bête, il est gauche et distrait. Ce n'est pas non plus l'aigle de la famille, je m'empresse de le dire, mais bien des gens, qui n'ont pas tant d'esprit que lui, savent passer inaperçus.

Gilbert habitait un bel hôtel dans une petite ville de province. Je ne nommerai ni la ville ni la province. Il vivait noblement, donnant à dîner à des convives qui se moquaient de lui, prêtant son argent à des amis qui ne le lui rendaient pas, ouvrant son cœur et sa bourse à tous venants, et ne semant que des ingrats sur son chemin. Ses deux plaisirs favoris étaient les armes et la chasse aux alouettes. Il passait de longues heures avec un maître d'escrime et ne s'exerçait qu'à huis clos ; son talent grandissait dans l'ombre. Les alouettes, moins discrètes, attiraient Gilbert à la lumière du jour, on ne le croyait redoutable que pour ces petits oiseaux.

Un jour, mon cousin, moins distrait qu'à l'ordinaire, s'aperçut qu'on riait à ses dépens. Étonné, indigné, il en demanda raison à trois rieurs. Son premier adversaire fut tué et les deux autres blessés. Depuis lors personne ne s'avisait de rire au nez de Gilbert !

De vingt-cinq à trente ans, Gilbert pensa à se marier ; ce n'était pas chose facile, il était timide et redoutait de faire un choix ; il se défiait de sa pénétration ; son mariage devait être le seul acte important de sa vie. L'irrévocable lui apparaissait comme un fantôme menaçant.

Une blonde jeune fille vint à X*** pour assister au mariage d'une amie. Gilbert dansa avec elle, et quand il sortit du salon, il lui sembla qu'elle em-

portait son cœur dans les plis vaporeux de sa robe de gaze. L'hôtel des Marais avait pour vis-à-vis l'hôtel du Grand-Cerf ; c'était là que reposait la blonde apparition du bal. Toute la nuit Gilbert regarda la façade de l'auberge bienheureuse qui abritait l'ange de ses rêves.

Le lendemain matin, une chaise de poste qui stationnait sous les fenêtres du Grand-Cerf, annonça à mon cousin le départ de la belle voyageuse. Il fit atteler aussi, et donna ordre à son cocher de suivre la voiture de M. le baron du Harlay. Six lieues plus loin, le baron changea de chevaux, Gilbert en fit autant, et suivit ainsi de relais en relais pendant trente-cinq lieues. Il arriva au château du Harlay, entra comme un ouragan à la suite du baron, et se trouva au pied du perron.

« Monsieur, dit-il sans préambule, j'ai eu l'honneur de vous être présenté hier, et je viens aujourd'hui vous demander de m'accorder la main de mademoiselle Louise du Harlay, votre fille.

— Monsieur, répondit avec courtoisie le baron, je suis infiniment flatté de cette démarche spontanée, et je vous prie d'agréer mes sincères remerciements, mais j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de ma fille avec M. le vicomte de Croisilles. »

Gilbert ne répondit pas. La déception était foudroyante, il chancela et serait tombé à terre, si M. du Harlay ne l'eût retenu dans ses bras.

Il retourna à X***. Pendant une année entière il pleura Louise du Harlay. Il revoyait en songe ses yeux noirs et ses boucles soyeuses. Les fleurets restaient au repos et les alouettes chantaient sous ses fenêtres.

Une Parisienne et sa nièce vinrent s'établir à X***. Gilbert trouva mademoiselle de Civry plus belle encore que mademoiselle du Harlay. Elle était orpheline, il la demanda en mariage à sa tante. La tante pensa à la fortune de Gilbert et dit oui ; la nièce pensa à Gilbert et dit non.

Gilbert quitta X***, il s'en fut promener ses regrets à quelques lieues de là, dans le chef-lieu de son département. Une idée le poursuivait, il pensait que la perte prématurée de ses cheveux était la cause unique du refus de mademoiselle de Civry. Reconquérir sa chevelure devint sa pensée fixe ; il la confiait à ses amis et à ses connaissances, il consultait les savants, coiffeurs et médecins, pour trouver une huile vivifiante qui fit renaitre ses cheveux.

Un soir d'été il traversait la rue la plus fréquentée de Z***. Je ne puis nommer le chef-lieu, n'ayant pas voulu nommer le département. Il donnait le bras à une de ses parentes ; en passant devant la boutique du pâtissier en renom de l'endroit, il aperçut des

flacons de vanille en poudre et demanda ce que cela pouvait être. Sa malicieuse compagne voulut escompter sa préoccupation habituelle.

« Cela, dit-elle tranquillement, c'est une merveilleuse pommade qui fait repousser les cheveux en trois semaines.

— Ah ! s'écria Gilbert transporté, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? Mais comment un pâtissier vend-il de la pommade ?

« Son frère, parfumeur à Paris, en est l'inventeur, il lui a envoyé ce dépôt. »

Gilbert n'en demanda pas davantage, il s'élança dans la boutique et dit à la pâtissière :

« Madame, donnez-moi de la pommade. »

La pâtissière était une belle personne un peu gourmée, qui lui répondit froidement :

« Monsieur, je ne vends pas de pommade.

— Mais je sais que vous en avez d'incomparable ! Vos magnifiques tresses noires que j'admire et que j'envie n'en sont-elles pas la preuve et l'enseigne ?

— Monsieur, répliqua plus haut la farouche pâtissière, je vous prie de ne pas vous occuper de mes cheveux et de passer votre chemin.

— Eh bien, donnez-moi de la pommade.

« Monsieur, veuillez sortir de mon magasin, je n'entends pas qu'on se moque de moi.

— Madame, je ne sortirai qu'avec un de ces pots. Vous n'avez pas le droit de me refuser les marchandises que vous exposez à la vue du public ! »

Et sur ce, Gilbert s'avança résolument vers la vitrine qui renfermait les flacons de vanille.

« Ah ! vous ne voulez pas sortir et vous venez chez moi pour vous moquer de ma femme ! attendez, mon bourgeois, hurla un pâtissier bâti comme un Hercule, et sortant tout'enfariné de son arrière-boutique ; attendez, nous allons voir ! »

Et saisissant Gilbert, il le lança les quatre fers en l'air sur le trottoir. Le pâtissier était jaloux de la dignité de sa femme, il avait entendu à demi les discours de Gilbert et se faisait justice à lui-même.

Mon cousin était brave, nous le savons, mais on ne se bat pas avec un pâtissier ; il n'eut d'autre parti à prendre que de quitter la ville de Z**, où cette histoire faisait grand bruit.

Pauvre Gilbert, lui aussi, au banquet de la vie, était un infortuné convive.

Il revint à X***, où il végéta pendant dix ans. Il pensait toujours à se marier, mais toutes les femmes qu'il désirait lui glissaient dans les doigts comme des anguilles. Les aventures de Gilbert étaient passées en proverbe ; il ne pouvait rien faire comme les autres.

Mon cousin avait des rhumatismes. Un matin, il appela son valet de chambre, un athlète campagnard qu'il avait enlevé à la charrue pour lui confier le soin de sa personne.

« Jean, lui dit-il, tu vois cette bouteille ?

— Oui, monsieur.

— Tu vas me frictionner avec le liquide qu'elle contient, tu frotteras à tour de bras comme si tu aidais Pierre à bouchonner mes chevaux, et tu ne feras pas attention à mes plaintes, au contraire, si je crie, tu redoubleras de force, tu m'entends ?

— Oui, monsieur.

— Lis l'instruction qui est sur la bouteille, tu verras la manière de s'en servir.

— Oui, monsieur. »

Jean lut ce qui suit : « Secouez fortement avant de frictionner, etc. » Il ne pensa pas qu'il s'agissait de la bouteille, et saisissant son maître, il le secoua à lui rompre les os.

Gilbert criait : « Ce n'est pas cela ! lâche-moi ! » mais Jean, fidèle à sa consigne, redoublait de violence à mesure que Gilbert criait.

Gilbert ne s'occupait plus de ses contemporaines, elles étaient toutes mères de famille ou plantes desséchées. Parfois il promenait ses regards sur l'essaim des jeunes filles qui succédait à la génération précédente, mais il se souvenait de ses soucis passés et gardait à deux mains son pauvre cœur toujours repoussé.

Pourtant il admirait en silence et malgré lui une gracieuse enfant de dix-huit ans, fraîche et riieuse, elle s'appelait Marie d'Urbac. C'était une héritière recherchée par les plus jeunes et les plus pimpants de la localité.

Gilbert reçut un jour la visite de l'abbé Gérard, vicaire de sa paroisse.

« Monsieur, dit l'abbé, nous aurons ces jours-ci une bien belle cérémonie pour l'inauguration de la chapelle Saint-Joseph, et pour que la fête soit complète, je suis chargé par M. d'Urbac de vous demander votre main pour sa fille. »

Gilbert se leva, ou, pour mieux dire, il fut enlevé de son fauteuil par une force électrique.

« Cher abbé ! vous ai-je bien entendu ? Suis-je assez heureux pour que M. d'Urbac... Ah ! je n'aurais jamais osé lui demander... Est-ce lui-même qui vous a parlé ? Êtes-vous sûr ? »

Gilbert était haletant.

« Parfaitement sûr. M. d'Urbac m'a dit qu'il y tenait beaucoup, votre âge le rassure, vous comprenez que... »

— Et mademoiselle d'Urbac ?

— Elle désire vivement aussi que vous acceptiez, elle vous préfère à tout autre. Pour une cérémonie de ce genre, elle ne veut pas se trouver dans la foule avec le premier venu... »

Gilbert n'écoutait plus, il était déjà sous la voûte de son hôtel et courait à perdre haleine vers la demeure de M. d'Urbac.

Il se précipita dans le salon, tomba dans les bras de M. d'Urbac, serra madame d'Urbac sur son cœur, et se jeta aux genoux de Marie d'Urbac, qui brodait ; elle se piqua le doigt et poussa un cri perçant.

« Toute ma vie vous sera consacrée ! Je ne serai pas votre mari, je serai votre esclave, vous serez ma souveraine. »

M. d'Urbac releva Gilbert, qu'il croyait fou ; Marie s'envola comme un oiseau effarouché ; madame d'Urbac gagna la porte à reculons. Elle luttait entre la peur et sa sollicitude conjugale qui lui faisait un devoir de ne pas abandonner son époux en si périlleuse rencontre.

« Qu'avez-vous, mon ami ? dit M. d'Urbac en s'emparant des mains de Gilbert pour le forcer à rester tranquille.

— Ce que j'ai ? mais je suis fou de bonheur ! Vous me faites offrir la main de votre fille par l'abbé Gérard, et vous me demandez ce que j'ai ? Je suis le

plus heureux des hommes, et je serai pour vous le plus tendre des fils.»

La joie rendait Gilbert éloquent.

Il fallait jeter de l'eau glacée sur ce joyeux incendie !

« Mon cher monsieur des Marais, reprit M. d'Urbac, vous vous êtes mépris sur la proposition que vous a transmise M. l'abbé Gérard. Il s'est mal exprimé ou vous l'avez mal écouté. Ma fille doit quêter à la cérémonie qui aura lieu pour l'inauguration de la chapelle Saint-Joseph. On m'a dit de choisir son cavalier, et j'avais pensé que vous consentiriez volontiers à lui donner la main ce jour-là. »

Gilbert s'élança dans la rue et regagna son hôtel plus vite encore qu'il l'avait quitté. Il avait très-chaud, se refroidit, attrapa une fluxion de poitrine et manqua mourir. Quand il fut convalescent, on lui ordonna les eaux des Pyrénées. La France n'était pas encore couverte par son réseau de chemins de fer, Gilbert partit en poste, suivi de son fidèle Jean.

Deux mois plus tard il revenait à X***. A demi couché dans le fond de sa voiture, il regardait mélancoliquement le postillon qui fouettait ses chevaux et les arbres qui apparaissaient et disparaissaient aux côtés de la route. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une calèche qu'on dételait. Deux femmes venaient d'en descendre ; le timon était brisé ; on était à trois ou quatre lieues du village le plus proche. Gilbert, avec la politesse d'un vrai chevalier français, donna ordre d'arrêter et mit sa voiture à la disposition des voyageuses. La plus âgée remercia en objectant qu'elle suivait la route opposée.

« Qu'importe, reprit Gilbert, je ne suis pas pressé d'arriver chez moi.

— Acceptez, ma mère, dit l'autre dame, puisque monsieur a la bonté de nous rendre ce service... Bonne maman serait très-inquiète si nous n'arrivions pas. Nous sommes à sept lieues de Clécy, nous ne pouvons pas coucher en plein air, ni faire la route à pied.

Les voyageuses, après avoir donné des ordres à leurs domestiques, montèrent dans la voiture de Gilbert. Il faisait nuit quand on arriva à Clécy. Gilbert fut invité à y demeurer quelques jours ; il fut présenté à une grand'mère presque centenaire, qu'on appelait madame la baronne ; on donnait à sa fille le titre de marquise, et sa petite-fille était désignée sous le nom de madame Nathalie. Il attendait qu'entre ces trois femmes parût au moins un mari, mais il ne parut rien du tout ; il se prit à examiner avec curiosité madame Nathalie. C'était une gracieuse femme d'une trentaine d'années, elle avait de beaux yeux très-doux, une fraîcheur printanière et des dents blanches qu'un fréquent sourire laissait admirer. « Est-elle veuve ? » se demandait-il.

Le lendemain, Gilbert admira le château de Clécy dans tous ses détails ; on y respirait un parfum de luxe et de bien-être. C'était madame Nathalie qui, d'un geste ou d'un coup d'œil, ordonnait le service. Il voyait ça et là des armes et des objets ayant appartenu au baron et au marquis, mais ne retrouvait aucune trace du mari de madame Nathalie. Enfin, il crut avoir découvert la solution du problème : madame Nathalie devait être chanoinesse. Une de

ses tantes l'avait été, on le lui avait dit en lui montrant un beau pastel Louis XV. Plus loin, le portrait de madame Nathalie à l'âge de quinze ans, la représentait avec une décoration analogue à celle de sa tante. Cette décoration était le ruban bleu des pensionnaires du Sacré-Cœur.

La baronne dit un jour :

« Nous n'avons pas d'hommes à la maison et nous nous en passons fort bien ! »

Un léger nuage de tristesse passa sur le visage de sa petite-fille. Gilbert se prit à l'adorer. Elle était la fée bienfaisante de Clécy, soignait les malades, et faisait élever des enfants, leur enseignait elle-même à lire et à écrire ; sa gaieté se répandait sur tout ce qui l'entourait. Gilbert la suivait avec respect comme on suit une procession. Il bénissait le destin ; son étoile avait enfin filé vers le but de ses desirs ; l'ange de la charité allait prendre place à son foyer. Il avait foi dans l'avenir, et cette confiance le transformait.

Quatre jours s'étaient écoulés, il fallait partir ou parler. Il aimait mieux parler, et en présence de la baronne il demanda à la marquise la main de madame Nathalie.

Les deux dames se regardèrent avec stupéfaction.

« Mais vous ne savez pas ? dit la marquise.

— Quoi donc ?

— Nathalie est mariée.

— Mariée ! s'écria Gilbert s'arrachant avec désespoir le peu de cheveux qui lui restaient ; ah ! madame ! pourquoi ne me l'aviez-vous pas dit ?

— Mais, monsieur, parce que vous ne me l'aviez pas demandé. Nous sommes d'ailleurs si connues dans ce pays, que je ne supposais pas que vous pussiez ignorer....

— Je ne suis pas du pays ! exclama l'infortuné Gilbert. J'habite à cent lieues d'ici. Où est donc cet invisible mari ?

— Nous avons, dit la marquise, marié ma fille à M. Lington, Anglais d'origine, immensément riche ; il l'a rendue très-malheureuse, elle est séparée de lui et vit près de nous. On l'appelle ici madame Nathalie, parce que ce nom lui rappelle vingt années de bonheur, et que celui de Lington remue dans son cœur de douloureux souvenirs.

— J'attendrai qu'elle soit veuve, dit résolument Gilbert, et je vous jure que je lui ferai oublier ses douleurs passées.

— Pauvre petite, reprit la baronne, elle le mériterait bien, mais ces gens-là ont l'âme chevillée dans le corps, et M. Lington vivra aussi longtemps que Malthusalem. La destinée est étrange : j'ai eu deux maris qui ont été si bons pour moi, que je ne sais lequel des deux je regrette le plus ; Nathalie n'en a qu'un, et c'est un monstre.

— Ce n'est pas juste, bonne maman, dit en entrant Nathalie. Voilà ce que c'est, vous avez pris deux parts de bonheur, il n'en est plus resté pour votre petite-fille. Quant à vous, monsieur, je vous remercie de tout mon cœur ! Voyez comme je suis mal élevée, j'écoutais aux portes. Mariez-vous et ne m'attendez pas ! Si j'étais veuve, je ne vous épouserais pas !

— Ce que tu dis là n'est pas aimable, mon enfant, dit la baronne.

— Non, bonne maman, ce n'est pas aimable, mais c'est loyal. »

Gilbert quitta Clécy avec une résolution chevaleresque, il voulait chercher querelle à M. Lington, se battre avec lui et rendre à Nathalie sa liberté.

« Elle épousera qui elle voudra, mais elle bénira mon souvenir ! » se disait-il.

Gilbert se battit en effet, et M. Lington lui creva un œil.

Revenu à X***, Gilbert serait mort de consommation, si l'abbé Gérard ne s'était juré de lui trouver une femme. Il dénicha dans une ville voisine un trio de filles à marier, trois sœurs qui s'appelaient mesdemoiselles Poisson de la Rivière. Poisson était incontestablement leur nom ; quant à La Rivière, il ne fallait pas remonter à sa source. Dans ce temps-là la loi qui rend à César seul ce qui appartient à César, n'existait pas encore. Chacun pouvait s'affubler à volonté d'un titre ou d'un nom. Ceux qui ne se contentaient pas de s'appeler Pierre, Paul, Alexandre ou Jacques, ajoutaient ce qu'ils voulaient à leur état civil comme on ajoute un plat à son dîner. On déterrait une gloire passée et on s'enveloppait d'une ombre mensongère pour ne pas porter le nom de son père ; ainsi avait fait M. Poisson de la Rivière, l'auteur du trio dont je viens de parler. La Rivière 1^{er} était mort sans héritier mâle. Mesdemoiselles de la Rivière pouvaient se classer parmi ces fleurs qui montent en graines et seront bientôt fanées. Leur mère guettait en vain les maris. Avec la patience d'une araignée qui tend sa toile pour prendre des mouches, elle veillait depuis quinze ans, active et infatigable, et pas un gendre ne s'était laissé prendre dans ses lacets. Une mère qui a des filles mûres à placer, fût-elle par nature douce comme un agneau, devient plus féroce que la hyène des déserts. Madame Poisson avait la tentation d'étrangler toutes les jeunes filles qui se mariaient sous ses yeux.

Semblable à un général d'armée qui livre sa dernière bataille, elle avait assigné à chacune son poste. Elle aurait voulu ne montrer d'abord que l'aînée, quitte à produire ensuite successivement la seconde et la troisième, mais l'abbé Gérard n'entendit pas de cette oreille-là, il comptait sur la masse et ne se fiait pas aux postes avancés.

Gilbert choisit la seconde, c'était aussi la meilleure, une fille de vingt-neuf ans, qu'une couturière habile pouvait encore transformer en jeune femme.

Madame de la Rivière ne pesait pas une once ! Quelle éblouissante conclusion ! L'excellente femme ne souhaitait aucun mal à ses voisines, mais elle espérait bien que quelques-unes en mourraient de dépit. Elle comptait diriger Gilbert comme un pilote dirige son navire. Elle imposait sa volonté à tort et à travers, et bientôt elle vécut avec ce futur gendre, si passionnément désiré, dans les termes où vivent ordinairement un chien et une chatte.

Mademoiselle Amanda Poisson de la Rivière, la fiancée de Gilbert, voltigeait comme un oiseau auquel on vient d'ouvrir sa cage.

Le jour attendu si longtemps se leva enfin ! On était à la fin de décembre. Ce jour-là laisse au fond du cœur de tous un souvenir béni ou d'amers regrets. Pour Gilbert, il devait laisser une impression

d'une nature différente. Ce jour-là devait être le jour le plus burlesque de sa vie.

Madame de la Rivière fixa à minuit l'heure du mariage. Elle voulait avoir le plus petit nombre possible d'amis et de curieux autour d'elle, car il serait constaté à la mairie et à la sacristie que son défunt mari s'appelait simplement Amédée Poisson. Mademoiselle de la Rivière ne tenait pas non plus à ce que toute la paroisse fût réunie pour entendre dire qu'elle avait commencé le cours de cette trentième année si redoutée des femmes et surtout des filles. L'acte de naissance est un bourreau qui tranche la tête à tant d'illusions ! Gilbert se prêta à tout sans demander *pourquoi* ?

On fut à la mairie sans tambours ni trompettes, avec les quatre témoins indispensables, puis Gilbert se rendit à son hôtel, ferma ses malles, et les fit porter chez sa belle-mère, d'où il devait partir en poste avec sa femme dans cette voiture qui avait suivi Louise du Harlay et ramené à Clécy madame Nathalie Lington.

Le curé, avant de commencer la cérémonie du mariage religieux, demanda à Gilbert son certificat de mariage civil. Il l'avait posé à l'hôtel sur sa cheminée, et l'avait oublié. Prompt comme l'éclair, il sort de l'église et disparaît dans les rues sombres. Il avait plus de confiance en l'agilité de ses jambes que dans la vitesse des chevaux de fiacre qui avaient traîné la noce.

Chemin faisant il rencontre une patrouille, le sergent, voyant courir un homme à pareille heure, lui crie : *Qui vive ?* Le marié, hors d'haleine, répond : *C'est moi !* et veut repousser la baïonnette croisée devant lui. Un soldat l'arrête, il résiste, et dans la lutte son habit est déchiré ; on le conduit au poste. Là, il cherche à s'expliquer. Son émotion rend son récit confus ; on trouve l'histoire invraisemblable, et on décide qu'il restera là jusqu'au lendemain matin. Gilbert, désespéré, obtient d'être conduit à son hôtel par deux soldats et un caporal. Il arrive ainsi escorté et fait lever le maître de l'hôtel, qui répond de lui. La force armée s'en retourne porter son intervention sur un autre théâtre.

Gilbert se demande avec terreur s'il retrouvera le bienheureux certificat qui constate son bonheur. Il frémit à la pensée qu'on s'en est peut-être servi pour allumer le feu. Il se précipite dans l'escalier qui conduit à sa chambre. Le maître de l'hôtel lui crie que cette chambre est occupée, il le prie d'attendre un instant, mais Gilbert n'entend pas et n'attend pas ! il est lancé comme une locomotive à toute vitesse ; il secoue la porte, elle résiste ; d'un vigoureux coup de poing il fait sauter le loquet, et s'introduit avec effraction chez un voyageur qui dort du sommeil du juste. La femme du voyageur crie : à l'assassin ! Le voyageur se précipite dans l'obscurité à la rencontre de Gilbert ; une lutte commence, le maître de l'hôtel arrive avec de la lumière et..... des explications !

Gilbert retrouva ce qu'il cherchait ; il retourna à l'église, mais dans quel état, grand Dieu ! Il fut obligé de revêtir son paletot pour cacher le délabrement de son habit. Plus d'une heure s'était écoulée ; la noce était réfugiée dans la sacristie, la mariée tremblait de tous ses membres, elle était gelée.

Le curé demanda à Gilbert s'il prenait pour épouse

mademoiselle Amanda Poisson de la Rivière; il répondit : *Je le jure !* C'était une réminiscence de la cour d'assises, où il avait, une fois en sa vie, été appelé en témoignage.

Le curé, qui n'était ni un Fénelon ni un Lacordaire, dit à Gilbert dans son allocution :

« Vous méritez le bonheur, car vous avez préféré dans la compagnie de votre pèlerinage sur cette terre les qualités solides à la jeunesse, à la fortune et à la beauté ! »

Qu'importait le discours du curé à madame des Marais, elle était mariée ?

Madame Poisson déclara à son gendre comme Ruth à sa belle-mère que sa patrie serait sa patrie, et qu'elle allait le suivre à X***. Gilbert détestait cordialement madame Poisson. Entre cette belle-mère d'un caractère entier et deux sœurs jalouses, le bonheur était impossible, il formula un refus clair et net. Madame Poisson eut une attaque de nerfs, Amanda tomba sans connaissance. Mais arrivée chez elle, madame Poisson retrouva ses sens.

« Monsieur, dit-elle en descendant de voiture, vous ne voulez pas de moi chez vous, je ne vois pas pourquoi je vous offrirais l'hospitalité dans ma maison. Ma fille ne peut voyager dans l'état de souffrance où vos procédés l'ont réduite, vous viendrez la chercher demain si bon vous semble. »

Et la porte se ferma au nez de Gilbert.

L'abbé Gérard ne l'avait pas abandonné; il était là, témoin muet de cette scène de tendresse maternelle et filiale entre madame Poisson et son gendre.

« Venez, dit-il au pauvre marié, je vais vous conduire chez le curé, à deux pas d'ici; il vous donnera un gîte pour quelques heures, cela vaut mieux que de retourner à l'hôtel, vous y avez déjà fait assez de tapage aujourd'hui. Demain, mon ami, vous emmènerez votre femme et vous serez débarrassé de votre belle-mère. »

Gilbert se laissa mener chez le curé, qui le reçut à bras ouverts. Il était seulement désolé de faire

coucher M. des Marais dans une chambre sans cheminée. « Mais, dit-il, elle communique à celle de mon vicaire, et vous pourrez vous déshabiller près de son feu. »

Gilbert entra chez le vicaire, qui dormait déjà, il se chauffa un instant et déposa ses vêtements sur une chaise, puis il gagna son lit, où il ne put trouver qu'un sommeil pénible et agité. Le curé lui avait fait ses adieux, il partait avant le jour avec son vicaire pour passer la journée à quelques lieues de la ville. Quand Gilbert s'éveilla, le presbytère était silencieux comme un tombeau; il se leva et se dirigea vers la chambre de son voisin pour y reprendre ses vêtements. La porte de communication était fermée à clef. Il appela, pas de réponse ! Il alla dans le corridor, ayant remarqué une autre entrée, elle était également fermée. Il parcourut toute la maison, elle était déserte; le vicaire avait emporté la clef, et la servante, ignorant la présence de Gilbert, s'était donné la permission de la journée.

Que va devenir Gilbert ? Qui viendra le chercher là ? L'abbé Gérard est retourné dans la nuit à X***, personne ne sait où est Gilbert !

Il prit un parti suprême ! Il revêtit une soutane du bon curé, il se coiffa d'un chapeau romain, et ce fut ainsi qu'il se présenta chez madame Poisson. Cette aimable personne voulut le proclamer fou et empêcher sa fille de suivre un aliéné. Mais Amanda était très-majeure et très-bien mariée, elle voulut suivre son mari et partit avec Gilbert.

Je ne puis terminer ce récit comme on termine les contes de fées : *Ils vécurent fort longtemps et eurent beaucoup d'enfants !* car je ne sais si Dieu leur accordera de longs jours, et je ne suis pas pressée d'en juger, mais déjà deux ou trois babies réjouissent de leurs cris les vieux murs de l'hôtel des Marais, et Gilbert est heureux !

Comtesse de MIRABEAU.

LA SYRIE

(Suite.)

PENDANT que je me transportais déjà en imagination sous les frais ombrages de Bennakir, nous arrivions réellement à Za'hleh, où nous devions passer la nuit. Cette petite ville, l'une des plus florissantes de la contrée, située au pied de la montagne, à l'entrée même de la plaine de Balbek, renferme une population de quinze à dix-huit mille habitants, la plupart catholiques.

Nous ne visitâmes ni le collège des révérends pères

(1), ni l'école de charité, et l'aurore, en se le-

(1) « La mission des jésuites à Za'hleh, dit un voyageur moderne, M. George de Salvette, fut fondée en 1840, et produisit en peu de temps les plus heureux fruits. Un collège vint bientôt compléter cette œuvre; il est aujourd'hui dirigé par un savant religieux, appartenant à l'une des plus nobles familles d'Italie, le prince Sorogna. Chaque dimanche, les élèves des missionnaires, instruits à leur excellente école, vont porter dans les pauvres villages l'enseignement élémentaire des vérités de la foi. »

vant, nous trouva déjà en chemin, traversant le pays des Druses, en faisant seulement un léger détour pour contempler sur le sommet d'une colline, au village musulman de Karak, le fameux tombeau de Noé (1), qui n'a pas moins de cent pieds de long sur vingt de large (le corps du patriarche atteignant ces dimensions, au moins dans l'opinion de nos guides); et nous arrivâmes à Beyrouth la veille du départ du paquebot. Dès que M. d'Alpanin y eut retenu sa place, il courut acheter le meilleur fusil et les plus magnifiques pistolets qu'il trouva dans la ville, et il me chargea de les offrir de sa part au cheik Kavven et à son fils; puis, l'esprit plus tranquille depuis que son retour en France était assuré, il m'emmena dîner à son hôtel, et se mit à causer avec la familiarité bienveillante dont il avait pris l'habitude à mon égard.

« Je regrette, me dit-il, que nous n'ayons pu achever ensemble le voyage projeté; j'aurais éprouvé un grand plaisir à visiter avec vous Damas et les ruines de Palmyre, et même à traverser le Hauran, dans lequel les caravanes ne s'aventurent pas sans crainte; mais puisque vous avez résolu de ne partir que par le paquebot du 30, je vous engage à profiter des quinze jours qui vous restent pour parcourir au moins les villes du littoral; c'est un voyage facile et plein d'intérêt. En remontant la côte vers le nord, vous trouverez d'abord Djebael, l'ancienne Byblos, près de laquelle le fleuve Adonis (2) se jette dans la mer, non pas rougi du sang du favori de Vénus, comme le dit la fable, mais de la craie rougeâtre qui se détache de temps en temps du lit même du fleuve; El-Batroun, autrefois Botrys, Tripoli, que nous n'avons fait qu'apercevoir de loin et du haut d'une des montagnes du Liban; Tortose, célèbre au temps des croisades par le sanctuaire consacré à la mère du Sauveur. Le sire de Joinville vint y prier la Reine des anges; les chrétiens s'y rendaient en pèlerinage de tous les points de l'univers, et les Musulmans eux-mêmes, s'il faut en croire Jacques Vitry, y conduisaient leurs enfants en certains cas désespérés pour y recevoir le baptême, persuadés que la protection de la sainte Vierge les garantirait désormais de tout malheur. Vous verrez Latakîé,

» Autour de la maison de paille et de terre des jésuites, sont venus se grouper successivement une trentaine de catéchistes des deux sexes. Dix-sept maîtresses d'école réunies en congrégation sous le nom modeste des *Filles de la Mission*, se répandent au milieu d'une population à demi barbare. Cinq écoles, sorties de celles de Zahléh, ont pris possession de la Calé-Syrie et paraissent devoir s'étendre jusqu'aux ruines mystérieuses du Hauran, où les caravanes elles-mêmes craignent de s'aventurer. Près de cinquante jeunes personnes apprennent, sous la direction des *Filles de la Mission*, les travaux de l'aiguille, la lecture et l'écriture.

» De leur côté, les dix maîtres ne réunissent pas moins de six cents jeunes garçons autour de leurs pauvres écoles. Dans le seul village de Mollakah, sur une population de 3,000 âmes, dont une faible partie seulement est chrétienne, plus de deux cents enfants des deux sexes viennent réclamer l'enseignement de nos missionnaires. »

(G. DE SILVERTE.)

(1) Selon la tradition, Noé, après le déluge, se serait établi dans la plaine de Balbek.

(2) Aujourd'hui le Nahr Ibrahim.

l'antique Laodicée, réduite à cinq ou six mille âmes, et vous pourrez y visiter d'immenses catacombes et un arc de triomphe assez éloigné de la ville actuelle, indice de son ancienne étendue dans le temps de sa prospérité (1); enfin Yskenderoun ou Alexandrette, le port d'Alep (2) et d'Antioche (3), où l'on ne trouve ni ville ni port depuis que l'un et l'autre ont été détruits par les Arabes peu après l'invasion de

(1) « Latakîeh, l'ancienne Laodicée, est la résidence d'un évêque grec; les principales puissances de l'Europe y ont des consuls. Son port, appelé la Scala ou la Marina, forme une ville distincte, séparée de la haute ville par des jardins plantés d'arbres fruitiers. Le petit port de *Tar-fous*, au sud de Latakîeh, indique l'emplacement de l'ancienne Othéria, où le tyran Tryphon s'embarqua après sa défaite pour se rendre à Assamée, sa patrie. »

(MALTE-BRUN.)

« La position de Laodicée était encore si forte au temps des croisades, qu'elle résista pendant plus d'un an et demi aux efforts de Tancred. Ce héros chrétien ne put s'en rendre maître qu'au moyen d'un stratagème : une tente immense, élevée dans la plaine par ses ordres, abrita un certain nombre de chevaliers choisis. Le reste de l'armée se dispersa, comme pour faire du fourrage. Alors les assiégés, voyant le camp ennemi presque désert, sortirent en foule dans l'espoir de s'y emparer d'un facile butin, et pendant leur absence, les vaillants compagnons que Tancred avait gardés autour de lui, se rendirent maîtres de la ville sans rencontrer de résistance sérieuse. » (G. DE SILVERTE.)

Maintenant Latakîé n'a plus une grande importance militaire, mais son commerce est prospère, et ses champs de tabac, renommés pour la délicatesse de leur parfum, assurent sa richesse. On y trouve une église et un hospice desservis par les pères de la Terre Sainte, et deux écoles sous la direction des Franciscains.

(2) Alep, dont la population ne s'élève pas au-dessus de 70,000 habitants depuis le tremblement de terre de 1822, est située sur la petite rivière de Kouek, qui se perd dans les sables, et environné d'un mur en pierres de taille, que l'on croit de construction sassanide. On y fabrique des tapis, des étoffes de soie et d'or, et on la considère comme la ville la plus commerçante de la Syrie.

Les pères de la Terre Sainte continuent à Alep la mission commencée en 1625 par les pères Jésuites et continuée ensuite par les Franciscains, desservant l'église catholique, prêchant et confessant les fidèles, secourant les pauvres et les malades. Un collège, ouvert en 1859, contient déjà 120 élèves, et les sœurs de Saint-Joseph y ont aussi établi pour les jeunes filles une maison d'éducation.

(3) « La célèbre Antioche, aujourd'hui Antakîeh, bâtie par Antigone, jadis plus grande, plus riche que Rome, mais détruite plusieurs fois, et en dernier lieu par les Mamelouks, en 1269, s'élève sur la rive gauche de l'Oronte dans une position agréable; elle est remplie de jardins et paraît renfermer encore environ 18,000 habitants; mais ils sont disséminés au milieu des restes de son antique enceinte, qui comprenait de 4 à 500,000 âmes; une partie de ses murailles, de ses catacombes et de ses aqueducs, échappés aux ravages de plusieurs tremblements de terre, sont les seuls témoins de son antique magnificence. Agrandie et embellie par Séleucus Nicator, qui lui donna le nom de son père Antiochus, elle fut pendant plus de deux siècles la capitale du royaume grec de Syrie. Plus tard, sous les Romains, elle fut le chef-lieu de la province de Syrie, et l'une des principales places de commerce de l'Orient. L'église patriarcale d'Antioche, premier siège établi par les Apôtres, fut longtemps une des plus florissantes de la chrétienté. Les croisés s'emparèrent de cette ville en 1098, et en firent la capitale d'une principauté chrétienne qui exista jusqu'en 1269. Ce n'est qu'en 1516 qu'elle fut réunie à l'empire ottoman. »

(MALTE-BRUN.)

Bonaparte en Syrie, et qui est cependant le lieu d'embarquement de nombreuses marchandises apportées à dos de chameau la veille du départ des bateaux-postes. Vous retourneriez ensuite vers le Kesrouan pour faire votre visite à la famille Kavven, et avant l'expiration de la quinzaine, vous auriez encore le temps de visiter, au sud de Beyrouth, Saida, jadis Sidon (1), l'ancienne capitale de la Phénicie, la reine de la mer, dont on attribue la fondation au fils aîné de Chanaan. Elle fut honorée de la présence de l'homme-Dieu, et c'est auprès d'elle qu'il récompensa la foi de la Chananéenne en guérissant sa fille malade. Sidon, redevenue chrétienne au temps des croisades, et dont saint Louis fit rebâtir les murs en 1252 (2), n'est plus maintenant qu'une ville de quatre à cinq mille âmes, où l'on trouve quelques restes du beau palais d'architecture italienne de l'émir Fakh-ed-Din. Si le cœur vous en dit, vous pour-

rez faire une excursion à l'ancien couvent de Djoun, devenu au commencement de notre siècle la mystérieuse retraite de lady Esther Stanhope, une Anglaise assez belle et un peu folle, sans doute, qui avait quitté sa famille et son pays pour se faire ismaélite et s'établir au désert (1). Vous irez ensuite à Tyr, l'orgueilleuse fille de Sidon, devenue sa rivale, et mère à son tour de Cadix et de Carthage. Tyr, dont le prophète Isaïe avait prédit les désastres, n'est plus maintenant qu'une petite ville qui a perdu jusqu'à son nom, puisque les habitants du pays lui donnent celui de Sour (2). Un peu plus loin vous trouverez Saint-Jean-d'Acre, la Ptolémaïs des croisades, presque déserte au siècle dernier (3), peuplée de nos jours de vingt mille habitants, et célèbre dans les temps modernes par la résistance des Turcs et des Anglais contre l'armée de Bonaparte. »

J'écoulais en silence les conseils de M. d'Alpanin, sans désir de les suivre, mais heureux cependant de le voir reprendre ses conversations favorites.

« Au reste, ajouta-t-il avec un bienveillant sourire, vous pouvez sans inconvénient modifier cet itinéraire ; mais quel que soit celui que vous adoptiez, je vous serai très-reconnaissant de tenir note de vos impressions pour m'en faire part à votre retour en France. »

XI

Ce fut avec un mélange de satisfaction et de tristesse qu'après avoir remis à M. d'Alpanin une longue lettre pour ma mère, et avoir échangé d'affectueux adieux, je vis le paquebot, qui l'emportait en Europe, voguer sur la mer immense et se perdre enfin dans l'espace. J'étais encore une fois seul et sans appui, je voyais s'éloigner mon protecteur et mon ami, le seul être qui se fût intéressé à mon sort dans cette ville étrangère, où j'avais tant souffert ; mais j'avais la bourse garnie de presque tout l'argent que ma mère m'avait envoyé, M. d'Alpanin s'étant obstinément refusé à me laisser prêter ses dépenses sous le prétexte que c'était à sa prière que j'avais entrepris ce voyage, et que je lui avais rendu service en l'accompagnant ; et de plus, j'avais la perspective de revoir bientôt Bennakir. Il ne m'en fallut pas davantage pour ouvrir mon cœur à la joie. J'achetai, à un prix modéré, un excellent cheval arabe, je revêtis le costume oriental, mieux approprié à la température du pays que j'allais parcourir, et, quoique l'heure fût avancée, plein de confiance en mes forces et en ma sagacité, je partis sans guide,

(1) « Les Sidoniens devinrent célèbres entre tous les peuples de l'Orient par leur industrie, leur activité et surtout leur commerce, qui s'étendait sur la moitié du monde. — Outre l'invention de la navigation et de l'écriture, on leur attribue aussi celles de l'art de faire le verre, de la menuiserie, de la taille des pierres, de la sculpture du bois. « Il n'y a personne parmi nous, écrivait Salomon à Hiram, qui sache couper le bois comme les Sidoniens. » — Nous lisons dans l'*Iliade* que, déjà avant la guerre de Troie, les Sidoniennes étaient habiles à broder les plus fines étoffes.

« Pendant que la ville de Sidon était soumise aux Perses, fatiguée d'un joug trop dur, elle s'unit avec l'Égypte contre Artaxerxès Mnémon, et plus tard contre Artaxerxès Ochus. Ténès, roi de Sidon, soutenu par les Grecs, commandés par Mentor, battit l'armée persane. Mais Ochus vint lui-même à la tête d'une autre armée, Mentor conseilla alors trahison à Ténès de livrer une ville si bien fortifiée. Les plus notables citoyens furent mis à mort, et les Sidoniens, qui avaient auparavant brûlé leurs vaisseaux, afin que personne ne pût fuir, se brûlèrent eux-mêmes dans leur désespoir avec tous leurs biens et ne laissèrent à Ochus que l'or et l'argent fondus au milieu des ruines fumantes de leur ville. Elle fut rebâtie, mais elle ne recouvra plus jamais son indépendance.

« Les plus habiles ouvriers qui travaillèrent à la construction du temple de Jérusalem, étaient de Tyr et de Sidon. Quelque temps rivale de Tyr, qu'elle avait fondée, Sidon lui fut soumise ensuite, et passa sous la domination de Cyrus, d'Alexandre et des Romains. » (Mgr Mistlin.)

(2) « Les murs de Sidon ayant été détruits par les Mulsulmans de Damas, saint Louis les fit rebâtir en 1252. Pendant que les chrétiens étaient occupés au rétablissement de cette cité, les Turcomans vinrent fondre sur eux, et la population tout entière expira sous le fer des Barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panées, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville ; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction : le monarque ordonna de les ensevelir ; mais chacun reculait d'effroi. Alors Louis invite le légat du pape à bénir un cimetière, puis il descend de cheval, et, prenant un cadavre qui exhalait une odeur infecte : *Allons, mes amis, s'écria-t-il, allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ.* Tous s'empressèrent de l'imiter, et les chrétiens, que les Barbares avaient égorgés, reçurent les honneurs de la sépulture.

« Ce fut en 1289 que les chrétiens furent pour la dernière fois dépossédés de cette ville par les Sarrasins. »

(Mgr Mistlin.)

(1) Lady Esther Stanhope, que M. de Lamartine a poétisée dans son *Voyage en Orient*, est morte en 1839.

(2) Depuis 1815, Sour est devenu une assez jolie petite ville de 4 à 5,000 habitants, dont les trois quarts sont des arabes catholiques et les autres mahométans ; on y trouve trois églises et une mosquée.

(3) Ce fut le cheik Dahar, rebelle arabe, qui ramena le commerce à Saint-Jean-d'Acre. Son successeur, le tyran Djeddar-Pacha, fortifia la ville, dont les rues sont étroites, mais les maisons bien bâties. Le kan français, vaste bâtiment à plusieurs étages, qui renferme, outre l'église, le couvent et l'école des pères Franciscains de la Terre Sainte, des jardins, des places et une fontaine, est le centre du commerce de la France en Syrie.

un peu par économie, mais surtout pour jouir complètement de mon indépendance; pour me mouvoir seul et sans gêne aucune dans toute la liberté du désert. Je traversai, comme à mon premier voyage, le cimetière turc, tout rempli de grandes pierres coiffées d'un turban et à moitié cachées à l'ombre des nopals, et je suivis le bord de la mer. Un religieux lazariste, qui vint par hasard boire à la source limpide, au bord de laquelle je m'étais assis pour prendre un léger repas, se mit à causer avec moi; et, apprenant que j'avais encore un long trajet à parcourir, m'offrit de passer la nuit au collège d'Antoura. La proposition était faite de si bon cœur et venait si à propos, que je n'eus garde de refuser; nous traversâmes ensemble le joli village catholique de Zouk-Mikayl, où l'on trouve un couvent de visitandines maronites, et où les sœurs de Saint Vincent de Paul ont établi l'une des dix écoles que ces pieuses filles ont fondées en Syrie depuis 1851. Chemin faisant, le religieux me raconta l'origine de l'établissement prospère dans lequel, voyageur inconnu, j'allais recevoir une bienveillante hospitalité.

« En 1736, me dit-il, quelques pères jésuites se rendant à Sidon, et ayant fait naufrage sur ces côtes, furent accueillis par Abunaufel, riche Maronite, aussi distingué par son esprit que par ses vertus, qui engagea ses hôtes à fonder un couvent dans ses domaines, et cette mission d'Antoura devint une source abondante de consolations pour les chrétiens de Syrie; les révérends pères, à la fois prédicateurs, médecins, chirurgiens, instituteurs, parcouraient incessamment la plaine et la montagne, portant en tous lieux les secours de la religion et de la charité. Quand la persécution, qui les atteignit à la fois dans toutes les parties du monde, les eut obligés à abandonner pour un temps ce pays (1), le pape Pie VI confia leur établissement d'Orient aux religieux de Saint-Lazare; nous faisons tous nos efforts pour nous montrer leurs dignes successeurs. Que le Seigneur tout-puissant, dont seul découle tous les biens, nous fasse la grâce d'y réussir. »

Le collège est une espèce de château fort bâti sur le sommet d'une verdoyante colline (2). Mon compagnon m'en fit visiter l'église, les dortoirs, le vaste réfectoire; il me présenta au supérieur, qui m'accueillit avec une touchante bonté, et m'engagea à séjourner à Antoura tant que cela me serait agréable, mais j'étais trop pressé de revoir Bannakir pour profiter de cet offre obligeante; je passai une bonne nuit dans la cellule qu'on avait mise à ma disposition, et, dès le point du jour, je me remis en route sans prendre même les indications nécessaires pour me diriger dans le dédale des gorges profondes et des collines qui se suivent les unes les autres comme les flots de la mer. La jeunesse est si présomptueuse que rien ne me paraissait plus facile que de m'orienter sans boussole, de me démêler dans ce labyrinthe, et de retrouver à moi seul le nid de mousse et de verdure de Bannakir. Je ne tardai pas cepen-

dant à me repentir de mon imprudence; après avoir erré longtemps presque à l'aventure, je m'aperçus enfin que je m'étais égaré. Le soleil baissait à l'horizon, et je ne rencontrais pas un seul être humain qui pût me remettre dans la bonne voie; mon cheval était écrasé de fatigue, et moi-même, malgré mon vif désir d'arriver, je compris l'impossibilité de continuer à marcher ainsi au hasard sans prendre aucun repos. Je fis donc mes dispositions pour passer la nuit à la belle étoile; un chêne séculaire, dont les branches touffues formaient un dôme de verdure, et auprès duquel coulait un filet d'eau, me parut d'abord une tente toute dressée pour mon usage; mais ayant aperçu une grotte peu profonde à moitié cachée sous une haie vive de rosiers sauvages, je crus qu'il serait plus sain de m'y abriter contre les abondantes rosées de la nuit; j'y transportai donc mes pénates, c'est-à-dire mes armes et ma valise, après avoir attaché mon cheval près de là, tout en lui laissant assez de liberté pour paître l'herbe tendre; je soupai moi-même frugalement avec des figues sèches et un morceau de pain, derniers restes des provisions dont on avait rempli mes poches à Antoura; puis après m'être désaltéré à la source limpide qui s'échappait à petit bruit des flancs d'un rocher de granit, je m'enveloppai dans mon manteau, et je m'endormais profondément.

Je ne saurais dire combien dura ce sommeil, mais, lorsque j'en fus réveillé par un bruit de voix et de pas, les ombres de la nuit enveloppaient la montagne, et c'est à peine si, à la lueur des étoiles, je pus apercevoir les formes indistinctes de ceux qui, semblables à de lugubres fantômes, rôdaient à cette heure avancée au milieu des rochers déserts. Ils étaient au moins sept ou huit, s'adressant la parole de temps en temps, sans que je comprisse rien à leurs discours, quoiqu'ils ne fussent pas éloignés de mon gîte. J'eus quelque envie de m'approcher d'eux pour leur demander la route de Bannakir, mais un instant de réflexion me fit sentir le danger d'une pareille démarche; ces formes blanches étaient peut-être des Bédouins maraudeurs, ou des Kurdes qui me tueraient pour s'emparer de mes armes; je n'avais pas affaire à des Maronites, leur coiffure foncée ne se serait point ainsi détachée sur un fond d'épaisses ténèbres; le parti le plus sage était de me tenir coi pour rester inaperçu. Bientôt la bande suspecte que je suivais des yeux, fit halte sous le grand chêne dont je m'étais écarté, et plusieurs autres petites troupes se dirigèrent du même côté. Je comptai une vingtaine d'individus, et il me sembla qu'il en venait encore par d'autres sentiers, qui se réunissaient aussi sous l'arbre aux branches touffues; tous paraissaient vêtus à peu près de même sorte, et porter le turban blanc des Druses; il y en eut un qui passa isolément si près de la grotte qui me servait de refuge, que j'aurais pu toucher ses habits en étendant la main; c'était un vieillard, je crois, à en juger par sa taille un peu voûtée, et par ses pas mal assurés. Son pied heurta contre une pierre, et il tomba par terre en se plaignant de sa chute. Mon premier mouvement fut de voler à son secours, mais je m'aperçus aussitôt qu'il avait été entendu par d'autres que par moi; une nouvelle bande de cinq ou six fantômes accourut vers lui, et celui qui paraissait en être le chef lui dit :

(1) Les Jésuites, revenus en Orient en 1831, ont des maisons d'éducation à Beyrouth, à Ghazir, à Za'hleh et à Mol-lakah, et ils partagent avec les Lazaristes la tâche glorieuse d'instruire et de secourir les chrétiens de Syrie.

(2) On y compte à peu près 80 élèves.

« Sème-t-on dans ton pays de la graine de mirobolan ? »

Le vieillard répondit d'une voix tremblotante :

« Oui, on la sème dans le cœur des croyants (1). »

— C'est un frère, reprit l'autre en se hâtant de le relever. »

Le ton rauque et impérieux de ce dernier venu me fit tressaillir involontairement, il me semblait reconnaître la voix d'Ibrahim. Cette pensée soudaine, ces paroles mystérieuses, qui ne pouvaient être qu'un signe de ralliement, ce lieu sauvage, cette heure ténébreuse, tout cela me frappa d'une sorte de stupeur ; je n'osai faire aucun mouvement de peur de trahir ma présence, j'étais comme sous le poids d'un pénible cauchemar.

Quand je ressaisis ma liberté d'esprit, les fantômes s'étaient éloignés, aucun bruit, aucune apparition ne troublait plus le calme de ma solitude. J'avais entendu parler des mystères des Druses, je ne doutai point d'avoir surpris par hasard le mot d'ordre des okals (2), se rendant à leur assemblée nocturne, et je désirai vivement savoir ce qui se passait sous le grand chêne. L'entreprise était périlleuse ; la mort, une mort cruelle sans doute, pouvait être le prix d'une pareille témérité, il ne devait en résulter pour moi ni honneur ni profit, mais j'étais poussé par un de ces entraînements auxquels ne peut résister la raison des hommes qui n'ont pas appris de bonne heure à se maîtriser. J'eus d'abord la pensée de me présenter hardiment comme un des leurs à la faveur de mon costume oriental, mais j'y renonçai bientôt ; je ne savais rien des coutumes de ce peuple, je ne parlais qu'imparfaitement sa langue, une seule question à laquelle il m'eût fallu répondre m'aurait infailliblement trahi ; je m'enveloppai donc dans mon manteau afin d'échapper aux regards, et, favorisé par l'obscurité de la nuit, je me glissai de rocher en rocher jusqu'à vingt pas du grand chêne.

Là, ramassé dans mon vêtement sombre, comme une tortue dans sa carapace, et assez bien caché par un bouquet de petits pins et par quelques touffes de bruyère, je regardai de tous mes yeux ce qui se passait sous l'arbre vert. L'épaisseur des ténèbres ne me permettait pas de distinguer parfaitement les objets ; je remarquai néanmoins que tous les assistants étaient rangés en cercle, un seul se tenait debout au milieu d'eux, il était vêtu d'une robe semée d'étoiles d'argent qui reluisaient sur un fond noir, sa coiffure était couverte de signes cabalistiques, et ses doigts me parurent chargés d'anneaux d'une forme étrange ; il tenait à la main un petit tambour qu'il frappait de temps en temps avec une mince baguette, et dont tous écoutaient les sons avec une attention si marquée que je compris qu'ils cherchaient à en tirer quelque présage. Bientôt un vieillard de haute taille, qui était sans doute le grand prêtre, dit quelques mots à l'homme aux étoiles, et tous deux s'approchèrent avec beaucoup de cérémonie d'une pierre énorme que j'avais remarquée la veille près du petit

ruisseau ; je m'aperçus alors, avec un indicible serrement de cœur, qu'une créature vivante, qui me semblait être un enfant d'une dizaine d'années, était attachée sur cette pierre. Était-ce une victime que la troupe des Druses environnait de toutes parts avec une curiosité ardente, comme autant de démons prêts à se ruer sur leur proie ? J'avais entendu dire que les juifs de Syrie, quand ils pouvaient s'emparer d'un chrétien sans craindre d'être découverts, l'immolaient secrètement aux approches de Pâques, afin d'en recueillir le sang, dont les Khakhams se servaient pour pétrir des pains azymes qu'ils distribuaient ensuite, non pas à tout le peuple, mais à quelques initiés, et je me demandais si ce n'était pas un crime du même genre qu'on allait commettre sous mes yeux. Les Druses cependant s'étaient agenouillés sur la terre nue, il y eut dans l'assemblée un moment de solennel silence, on n'entendait que le bruissement des feuilles de sapin semblable aux flots de la mer, et le cri lugubre des chacals qui rôdaient aux alentours. Tout à coup le grand prêtre se releva, je vis la lame d'un couteau briller dans les airs et s'abattre sur la victime, je fermai les yeux pour ne point voir couler le sang, je me bouchai les oreilles pour ne point entendre le râle de l'agonie, et quand, poussé par une sorte d'agitation fébrile, je me mis à regarder de nouveau, tous les assistants rassemblés près de la pierre du sacrifice, formaient un groupe hideux, comparable à ce que j'avais entendu raconter de plus effrayant dans mon enfance sur les sorciers au sabbat.

Alors une voix se fit entendre, prononçant un discours, dont la brise m'apportait des lambeaux.

« Les étoiles ont parlé... », disait la voix, le temps de la vengeance approche ! »

Et puis encore :

« Enrichissons-nous de leurs dépouilles, purgeons le Liban de leur race impure : à mort tous les chrétiens !... Secondons les Turcs dans leur haine envaincue... joignons l'astuce à l'audace... semons la division entre le berger et le troupeau ; quand le berger sera hors d'état de les défendre, les brebis seront notre proie. »

Chaque phrase de l'énergumène était accueillie par un murmure approbateur ; il étendit enfin le bras vers le levant, comme pour montrer la ligne rosée qui commençait à colorer l'horizon ; il se fit alors un grand tumulte ; l'assemblée se dispersa dans toutes les directions, et, tout transi d'épouvante, je regagnai ma grotte. A peine y étais-je blotti qu'une bande de cinq ou six individus s'en approcha tellement, que j'aurais pu distinguer les traits de leurs visages si le jour eût été plus avancé ; ils parlaient avec une animation qui n'est point ordinaire aux Druses, et il me sembla que le nom de Bannakir et celui du cheik Kavven étaient prononcés dans leurs discours. Mes pensées et mes craintes se reportèrent alors vivement sur mes amis de Bannakir, et je ne songai plus qu'à les rejoindre au plus vite pour partager les périls qui les menaçaient. Dès que les blancs turbans des Druses eurent disparu derrière les rochers, je cours à mon cheval que je trouvai à la même place isolée où je l'avais laissé la veille, heureuse créature qui avait paisiblement dormi sans que rien eût troublé son sommeil ! Il se laissa seller et brider avec sa docilité ordinaire, quoique une

(1) Mode de salutation par lequel les initiés se reconnaissent entre eux.

(2) Initiés à tous les mystères des Druses. Le chef des akals, leur souverain pontife, demeure au village d'El-Moutna.

heure de repos de plus lui eût peut-être fait grand bien.

Au moment de me remettre en route, je voulus revoir les lieux où s'étaient passées les scènes effrayantes de la nuit. Je m'approchai de l'arbre des Druses. Ses branches avaient été rafraîchies par l'humidité; de petites gouttes de rosée scintillaient comme des diamants sur ses feuilles, et sous son dôme de verdure, les oiseaux, réveillés par les premières clartés de l'aurore, envoyaient dans les airs leurs plus douces chansons. A ses pieds le petit ruisseau jaseur gazouillait sur son lit de cailloux; la grande pierre elle-même, lavée sans doute avec l'eau de la source, paraissait d'un plus beau lustre, et sans une petite mare de sang que la terre n'avait pas encore bu tout entier, j'aurais pu douter de la réalité de ce que j'avais vu, et si ce n'était pas plutôt un rêve pénible, une triste conception du délire. Ces traces sanglantes, qu'un seul rayon de soleil allait peut-être absorber, étaient encore là sous mes yeux comme une preuve incontestable du crime, mais qu'était devenue la victime? avait-elle reçu la sépulture? Je regardai tout autour de moi, nulle part la terre n'avait été remuée dans les environs, je fis le tour de la pierre noire pour m'assurer si elle ne cachait point l'entrée de quelque caverne, et, en examinant attentivement toutes ses fissures, j'aperçus à l'un des angles deux ou trois flocons de laine ensanglantée. Cette découverte me donna beaucoup à réfléchir. N'était-ce point tout simplement une brebis que les Druses avaient immolée pendant la nuit, et emportée ensuite pour servir de nourriture aux sacrificateurs? Cette supposition soulagea mon cœur d'un poids énorme, et, passant d'un extrême à l'autre, comme il arrive aux jeunes gens, j'aurais volontiers regardé les adorateurs d'Hakem comme les plus innocents des hommes, sans le souvenir des discours sanguinaires auxquels je les avais entendus applaudir.

Tout en faisant ces réflexions, je pressais le pas, regardant de tous mes yeux pour découvrir un endroit habité. Ce désir fut enfin satisfait; j'aperçus au fond d'une sombre vallée les terrasses, couvertes de fleurs et d'arbustes, d'une trentaine de maisons, éparpillées çà et là au milieu des champs cultivés, et j'appris bientôt, par un petit berger chrétien qui, semblable au fils bien-aimé de Jacob, menait paître ses moutons sur le penchant de la colline, que j'avais

sous les yeux un village mixte de Druses et de Maronites, comme ils s'en trouvent plusieurs entre le Schouf⁽¹⁾ et le Kesrouan. J'avais donc complètement perdu la direction de Bennakir, et j'avais fait beaucoup de chemin pour m'éloigner du but de mon voyage. Je maudis alors ma présomption, et, devenu sage par l'expérience, je priai le jeune berger d'aller m'acheter quelques provisions, et de me procurer un guide. L'adolescent s'offrit de bonne grâce à m'en servir lui-même; il me conduisit dans sa pauvre cabane, où sa vieille mère, avec des manières douces et affables, m'offrit du lait, des galettes et des œufs durs, et ne consentit qu'avec peine à recevoir un modeste salaire. Pendant ce temps le berger, après avoir confié à son plus jeune frère la garde de son troupeau, avait été chercher un petit âne qui s'ébattait au milieu des ajoncs, et lui avait passé un bout de corde autour du cou. Dès qu'il me vit prêt à partir, il lui sauta sur le dos, lui pressa les flancs de ses pieds nus, et se mit à marcher gravement devant moi.

Nous montâmes et redescendîmes plusieurs montagnes escarpées, nous traversâmes des gorges profondes, et lorsque le soleil touchait à son déclin, j'aperçus au milieu des rochers sauvages, qui sont comme les remparts naturels de Bennakir, le pittoresque manoir du cheik Ben Kavven se dessinant, semblable à un castel du moyen âge, sur un fond d'azur et d'or. Mon cœur déborda de joie à la vue de la petite église où il avait repris le goût des vérités éternelles. Je saluai de loin ces murailles bénies et le village tout entier.

Cependant un trouble secret s'était emparé de moi; que s'était-il passé depuis mon départ dans ce séjour d'innocence et de paix? Allais-je retrouver Elia simple et confiante comme dans notre première rencontre? pensait-elle encore au jeune Franc qu'elle appelait son frère, lui conservait-elle un peu d'amitié, attendait-elle son retour?

C'était moi maintenant qui devançais le guide dans le sentier à pic; le pauvre enfant avait peine à me suivre au milieu des rochers, quoique nous eussions mis tous deux pied à terre pour graver la colline, et qu'il fût lesté et adroit comme un vrai montagnard.

Comtesse DE LA ROCHE-RE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Le Schouf est le canton central des Druses. Le Kesrouan est le district des Maronites.

ÉPIQUE HISTORIQUE

Deux riches gentilshommes voyagent en lointain pays dans l'intérêt de leurs affaires. En route, ils plaisent successivement à deux hommes de très-haut rang, s'arrêtent longtemps près d'eux et s'engagent dans une vie d'aventures. Poussés vers de nouveaux voyages, ils surmontent mille périls et franchissent des distances considérables. Ils met-

tent à profit leurs temps d'arrêt et leurs loisirs pour apprendre diverses langues, étudier beaucoup de choses et s'initier aux usages de plusieurs pays étrangers. Dans une riche et grande ville, ils gagnent la faveur d'un homme puissant, restent longtemps auprès de lui et font un voyage dans leur patrie pour négocier une affaire à laquelle il attache

un grand intérêt. Mais le temps, qui dévore tout, a fait son œuvre en leur absence, et ils demeurent quelques mois contristés et déconcertés. Ils achèvent néanmoins l'affaire entreprise; ensuite, déterminés à repasser à l'étranger, où ils ont d'ailleurs des engagements, ils s'associent un compagnon, et à travers des incidents et des difficultés locales, retournent auprès de celui dont ils se sont faits mandataires. Réintégrés dans leurs emplois, ils s'avancent toujours plus dans ses bonnes grâces, et l'un d'eux fournit des voyages multipliés pour ses intérêts.

Pendant ce temps, celui qui en recueille les fruits double sa fortune et ses possessions, au moyen d'un désastre effroyable qui tombe, selon son désir, sur une famille princière et sur ceux qui sont attachés à sa destinée. Ces infortunés sont anéantis, et cet homme heureux et puissant en recueille un surcroît d'opulence et d'élévation.

Cependant les années s'écoulent. Les ennuis d'une vie publique même au sein d'immenses richesses, la fatigue, les souvenirs, réveillent peu à peu dans nos gentilshommes le désir de revoir le foyer natal; ce vœu rencontre des obstacles, mais un incident romanesque les rapproche de leur pays. Pourtant, avant d'y arriver, ils apprennent des nouvelles inat-

tendues; l'une leur apporte un mécompte et manque les jeter dans de grandes perplexités; l'autre, les afflige beaucoup, mais dénoue d'une manière définitive les complications de leur vie.

Après tant de vicissitudes, et d'une façon presque théâtrale, un brillant cortège les ramène dans leur pays.

Là, surgissent d'autres péripéties et se passe une scène étrange. Ils rentrent enfin dans la vie privée, non cependant sans distinction et sans éclat, et la curiosité publique jette beaucoup de mouvement dans le repos où ils se plongent et qu'ils ont souhaité si longtemps.

Cependant, l'un de nos héros accepte une obligation glorieuse et se voit inopinément séparé de ses compagnons; un loisir forcé de plusieurs années et d'autres sérieuses raisons lui inspirent le désir de donner à son esprit une occupation absorbante et de fixer tout à la fois, en les consignait par écrit, les impressions et les souvenirs que son passé lui a laissés. Tout ce qu'il a vu, observé, recueilli dans ses longs voyages est réuni dans son récit, et lui a donné une importance et un intérêt qui ont été justifiés par les résultats.

Economie Domestique

Jus de bœuf pour les malades.

Hachez en très-petits morceaux 250 grammes de bœuf, aussi fraîchement tué que possible; délayez cette viande dans un demi-litre d'eau, ajoutez-y un gramme de sel marin et quatre gouttes d'acide chlorhydrique; laissez macérer le tout à froid pendant une heure; au bout de ce temps, passez sans expression par un tamis parfaitement propre. Si le liquide est trouble, passez-le de nouveau jusqu'à ce qu'il soit tout à fait clair. Lavez le résidu de la viande avec un bon verre d'eau que l'on verse par petites portions sur le tamis. On obtient ainsi un liquide qui a la saveur et la force du bouillon, constituant un vé-

ritable extrait de viande fait à froid. Si sa couleur rouge répugne, on peut le colorer avec un peu de sucre caramélisé. Les malades prennent cette boisson froide et par tasses. Il ne faut pas la faire chauffer, parce qu'elle deviendrait trouble en se décomposant.

Citronnelle de Nancy.

Liqueur de table.

Jetez dans un litre de bonne eau-de-vie 500 grammes de sucre candi, ainsi que le zeste et le jus de trois citrons; laissez infuser pendant quinze jours, en remuant quatre ou cinq fois par jour. Filtrez à travers du papier gris, et conservez en bouteilles bien bouchées.

REVUE MUSICALE

Nous ne jetterons qu'un rapide coup d'œil sur les œuvres contenues dans le catalogue de mars, persuadée que nous sommes, que les abonnés puiseront encore à nos collections toutes nouvelles de janvier et février, qui renferment de remarquables compositions.

Nous avons omis de signaler parmi ces dernières, *Autonne*, *rêverie*, et *Chanson de jeune fille*, deux charmantes publications pour piano, de M^{lle} M. Darjou, cette jeune artiste dont le talent est rempli de grâce et de sentiment.

Des partitions pour piano seul, des morceaux de musique

sérieuse, des fantaisies de tous genres, des danses par les meilleurs compositeurs, forment l'ensemble du catalogue de ce mois.

Comme musique de chant, on trouvera les morceaux détachés de la partition italienne *Norma*, un des chefs-d'œuvre de Bellini.

Notre journal s'adressant plus particulièrement aux jeunes filles, on comprendra pourquoi nous préférons donner les partitions italiennes. Cela ne nous empêche pas cependant de choisir quelquefois dans les opéras français, les morceaux dont les paroles nous semblent convenables.

LA MUETTE DE PORTICI — CONCERTS



Vous allez penser, chères lectrices, en lisant ma petite causerie musicale, que je suis une femme de l'autre siècle, une vieille à la voix chevrotante, se complaisant dans d'antiques souvenirs, et ne trouvant de bon que le temps qui n'est plus. Vous me voyez, je gage, secouant avec le jonc à pomme d'or de la chanoinesse, les grains de tabac d'Espagne tombé sur une robe de brocart. Eh bien, pas du tout! les cheveux blancs ne m'ont pas encore fait leurs sommations respectueuses, et, sans avoir les joues fleuries de votre joyeuse adolescence, je puis encore appeler mon *temps* la période qui vous voit grandir. Mais je ne mets pas en pratique la moderne habitude de n'admirer que ce qui se passe aujourd'hui; j'aime à comparer les choses passées aux choses présentes, à y trouver un enseignement, à m'y créer des opinions; c'est pourquoi vous remarquez, sans doute, que, semblable à l'écrevisse, je fais parfois de longs voyages en arrière; et, dans ces chemins semés de fleurs et d'épines, comme tous les chemins du monde, je cueille un bluet par-ci, une pervenche par-là, car, heureusement, tous les buissons ne sont pas mortels.

La première fois qu'on me conduisit à l'Opéra j'avais quinze ans. Je n'essayerai pas de vous peindre mes soudains éblouissements; la salle immense, les lustres étincelants, les toilettes royales, tout bouleversait et agrandissait les idées que je m'étais faites d'un théâtre. On représentait *la Muette de Portici*, ce délicieux chef-d'œuvre, où la grâce et le bon goût se manifestent à chaque phrase, soit que le compositeur s'élève à la hauteur de l'épopée lyrique, soit qu'il chemine à travers les dédales de la fantaisie mélodique. Vers cette époque, la critique se montra à la fois trop flatteuse ou trop sévère pour l'auteur auquel on devait cette belle partition: les uns plaçant l'œuvre nouvelle au-dessus des plus belles pages de Mozart, les autres prétendant que cette succession de petites ariettes, liées ensemble au moyen d'un récitatif, n'étaient, en définitive, qu'un médiocre opéra comique. Quant à moi, j'y trouvai toutes les clartés de l'initiation. Je m'y créai un goût, un jugement, enfin, un élément de comparaison, et je demeurai convaincue, après vingt autres auditions du même ouvrage, que la musique française possède un caractère, un genre spécial, un cachet qui lui est propre, ce qu'on lui conteste, en affirmant qu'elle ne vit que par l'imi-

tation. A coup sûr, si l'on jette les yeux sur les milliers d'ouvrages qui ont inondé nos scènes lyriques depuis quarante ans, on trouvera que trop souvent les geais se sont audacieusement parés des plumes des paons; mais, si l'on se donne la peine d'éliminer avec patience, de ce fatras de compositions oubliées, les œuvres de nos vrais maîtres, on remarquera des partitions vraiment originales et belles, écrites dans un genre particulier, dégagées de toute préoccupation plagiatoire, et empreintes de notre individualité nationale.

Boïeldieu, Hérold et Auber sont certainement les maîtres de cette école, à laquelle il faut reconnaître une grande puissance d'originalité. On a reproché à Auber d'avoir voulu ressembler à Rossini! Rien n'est plus faux que cette opinion, puisée dans la jalousie ou dans l'inexpérience de la musique. Voici bientôt trente-cinq ans qu'on a représenté *la Muette* pour la première fois, et cette partition nous paraît toujours étincelante de nouveauté, de verve, de grâce et de vigueur. L'admirable chœur religieux du premier acte ressemble-t-il à quelques compositions connues? Les barcarolles, le chœur des Pêcheurs, la magnifique scène du marché, la tarentelle, l'air adorable du Sommeil, les récitatifs et le finale, ne sont-ils pas colorés de toutes les nuances qui caractérisent l'école française? La science de l'harmonie a-t-elle besoin de se raccrocher à quelque lambeau célèbre, à quelque travail opiniâtre fait par un autre? Tout y est facile, correct, tendre ou grave, grandiose ou gracieux. La perfection ne s'improvise pas, disait le peintre Girodet. Non, sans doute; mais l'improvisation s'aperçoit, se sent, se comprend, et on remarque une énorme différence entre l'œuvre née d'une inspiration soudaine et l'œuvre laborieusement cherchée. L'école française se distingue par la succession à peine sensible des teintes qui unissent une couleur vive à une couleur douce. Nos compositeurs s'élèvent à une grande hauteur musicale ou littéraire pour descendre à des tons suaves, en passant par les nuances intermédiaires. Jamais les autres écoles, auxquelles je reconnais sur la nôtre une supériorité incontestable, ne sont arrivées à cette délicatesse de touche, si peu sensible pour les oreilles inexpérimentées, si charmantes pour celles qui savent saisir les lumières et les ombres même sous le voile du crépuscule. Victor Hugo monte au ciel et retombe dans le ruisseau. Que lui manque-t-il? Le génie? Oh! non, certes? Le savoir? Il le possède autant que personne. Ce qui lui manque, c'est le *goût*, cette grâce exquise qui fait des notes et des mots je ne sais quoi de magique dont les esprits d'élite sont toujours charmés.

Shakespeare a gâté notre poète, et cependant Shakespeare sera l'éternel honneur de la Grande-Bretagne. Mais Shakespeare est Anglais, et ses formules ne conviennent pas à notre genre de poésie. Pour en finir, disons que *la Muette* est un magnifique ouvrage, parfaitement français, ce qui est une qualité incontestable à une époque où l'on ne cherche que les petites gloires et les gros bénéfices de l'imitation. La reprise de cet opéra a donc produit à Paris un effet auquel on devait s'attendre. La foule a envahi la salle du Théâtre-Impérial, les journaux ont fort à propos embouché les trompettes, et les interprètes du grand drame napolitain ont été à la hauteur de leurs devanciers.

Dans un concert donné par M. Alfred Mutel, pour faire entendre ses productions musicales, nous avons écouté de ravissantes mélodies, au nombre desquelles je citerai comme particulièrement remarquables : *les Anges Gardiens*, *Sommeil de l'En-*

fance, *Jean Noël*, *le Réveil du Printemps*, et *Voici le soleil*. Ces délicieuses compositions, interprétées par MM. Jules Lefort et Capoul, mesdames Ribault et Peudefer, ont produit un effet saisissant, et M. Mutel a dû trouver, dans l'accueil chaleureux du public, la légitime récompense de ses consciencieux travaux. Parmi les plus brillants concerts de la saison, nous devons aussi mentionner celui de M. E. Ketterer, pianiste-compositeur d'un talent hors ligne. On y a vivement applaudi *la Somnambule*, remarquable fantaisie appelée à tenir une belle place dans le recueil des œuvres distinguées que nous devons à cet auteur; il n'est pas de musicienne qui ne connaisse et n'apprécie les compositions de M. Ketterer sur *Lalla-Roukh*, *Zémire* et *Azor*, *la Servante Maîtresse*, etc., comprises dans la collection de nos catalogues. Ces divers ouvrages sont édités par une des maisons les plus recommandables de Paris, celle de M. Girod.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

Bous avez donc aimé le portrait de la cousine Brémard, mes chères amies? Je dois le supposer du moins, car deux de nos jeunes lectrices m'ont écrit avec enthousiasme pour me demander de nouveaux détails. Je vous félicite d'avoir compris cette bonne âme, modèle digne d'être offert à toutes les femmes, et aux jeunes filles plus particulièrement encore.

Mais à vous détailler davantage cette perle précieuse, je crains d'affaiblir l'exquise beauté de ses traits. Comme la violette, elle doit rester à l'ombre; c'est le lot qu'elle a reçu de Dieu, et le cadre dans lequel elle resplendit le plus. Je redoute même que ce journal, si répandu et lu par tant de monde, ne tombe entre ses mains, et qu'elle ne se reconnaisse. Je serai désolée si cela arrive, car j'aurai fané ce qu'il y a de plus pur en elle : l'ignorance de ses vertus et de l'admiration qu'elle inspire.

Cependant, il faut achever mon œuvre, pour n'y plus revenir, et pour répondre aux demandes qui me sont faites.

Comment la cousine Brémard, jeune et belle, avec toutes les qualités dont elle était douée, ne s'est-elle pas mariée? A cela je réponds simplement : d'abord parce que toutes les demoiselles ne se marient pas, et ce n'est pas plus malheureux pour elles. Ensuite, quant à Félicité, elle n'a jamais voulu se marier, quoiqu'elle en ait trouvé plusieurs fois l'occasion,

afin de rester auprès de sa mère devenue aveugle presque subitement. Elle lui consacra sa jeunesse, les plus beaux jours de sa vie; et lorsque sa mère mourut, elle n'était plus jeune et ne voulut que la retraite et le recueillement. Elle avait pris l'habitude de la vie sédentaire, obscure, sans aucun lien au dehors; ne voyant presque personne, dans un cercle étroit plein de douces consolations pour celle qui accomplit un grand devoir. Il est des âmes ainsi douées, elles restent virilement braves devant les épreuves, nul sacrifice ne les brise. On m'a conté cette longue suite de jours éprouvés depuis celui où, se réveillant avec un cri formidable, madame Brémard s'écria : « Je n'y vois plus ! »

Vous figurez-vous ce que ce dut être dans ce doux intérieur, plein des joies de l'amour maternel, dans une petite chambre où le bonheur était toujours entre elles deux? Rêves aillés que cette pauvre mère faisait en regardant l'éclatante beauté de sa fille, alors âgée de seize ans; fortune, grandeur, mariage, l'insensée! elle voyait tout cela avec son orgueil de mère, seul instinct peut-être qui soit souvent trompeur. Maintenant, que va devenir Félicité? Liée à ses soins éternels, exclusivement attachée à cette femme infirme, son avenir est perdu. C'était la mère qui pensait tout cela; sa fille n'y songeait seulement pas encore au bout de tant d'années lorsqu'on la perdit.

Vous ne pouvez imaginer le courage persévérant, la gaieté, la finesse de cœur dont elle fit usage en

face de ce malheur irréparable pour lequel nulle consolation n'était possible. Mais on ne nous trompe pas ainsi! au seul son de la voix de sa fille, madame Brémard devinait l'état de son âme. Quelquefois elle chantait. « Tu chantes pour moi aujourd'hui, disait l'aveugle, tais-toi! » D'autres jours, au doux éclat de rire, à l'accord franc et naïf de sa voix d'ange : « Ah! disait-elle, aujourd'hui tu es gaie, la vie est moins lourde pour toi; chante, enfant, tu me fais du bien! »

J'ai déjà dit que la cousine Félicité n'était pas riche, tant s'en faut, mais quand sa mère vivait, il fut encore plus difficile de conduire le mince revenu de la veuve. Vous n'imaginez pas les miracles que faisait cette bonne fille, afin que sa mère ne manquât de rien. A voir l'aisance qui régnait autour d'elle, le bien-être dont elle entourait cette femme aveugle, on n'eût jamais deviné qu'elle avait si peu! L'ordre et l'économie, voyez-vous, mes amies, c'est la richesse de tout le monde; c'est le talent de savoir faire quelque chose de bon d'une chose médiocre; une des vertus les plus nécessaires, aux femmes surtout. L'esprit, enfant, ne sert pas à grand-chose, et ne peut rien pour le bonheur de ceux qui nous entourent; c'est la raison qui fait la force, et la cousine Brémard était la raison même; c'est à cette vertu qu'elle doit en partie toutes les autres.

Que de ruses elle employa pour cacher à sa mère les économies et les privations qu'elle s'imposait, à elle! Madame Brémard lui disait un jour : « Tu n'achètes donc jamais de robe, ma fille? Je n'entends aucun projet là-dessus, pas plus au printemps qu'à l'automne; à quoi donc penses-tu de t'oublier ainsi? — Mais chère mère, ma robe est encore bien fraîche et très-bonne. — Laquelle? ta robe noire? — Non, la bleue. — La bleue? quand donc as-tu acheté cette robe bleue, tu ne m'en as jamais rien dit? — Vous l'avez oubliée, mère; et en disant cela, elle raccommoît gaïement la seule et unique robe qu'elle possédait, en mérinos noir, et déjà pas trop bonne; la même peut-être que nous lui avons vue le 6 janvier dernier, chez ses amies du Marais.

C'est ainsi qu'elle sut adoucir l'inquiétude de sa mère, et lui cacher jusqu'au dernier jour le véritable état de leur intérieur et de leur fortune.

Souvent, la pauvre mère, faisant agenouiller Félicité près d'elle, défaisait ses longs cheveux noirs qu'elle avait connus si beaux, où déjà quelques fils d'argent, apparaissant avant l'âge, brillaient sans qu'elle pût s'en douter : « Tes cheveux, ma bien-aimée, sont toujours aussi beaux, disait-elle. » Un sourire ineffable que Dieu seul voyait, répondait toujours à cette illusion. Puis l'aveugle palpaït aussi tous les traits de ce visage, jadis radieux, et se réjouissait, au toucher, de l'exquise délicatesse des traits, ne voyant pas l'affreux ravage que la douleur y avait fait déjà.

Quand M^{lle} Brémard fut seule, nous l'avons vue remplacer par la charité l'immense tendresse qui avait rempli sa vie. Mais quelle différence! ne voir que des étrangers et souvent des ingrats; ne pouvoir plus compter sur personne après avoir été si aimée! remplacer une mère par quelques connaissances plus ou moins amies, qui l'appelaient ma cousine, ne pouvant l'appeler ma sœur. Ah! pauvre déshéritée! pauvre âme en souffrance, il vous faut un bien grand

courage; mais vous l'avez! Vous avez aussi la vénération de tous ceux qui vous connaissent, et dans ce cercle restreint où s'ensevelit votre existence, vous faites envie à ceux qui passent pour plus heureux que vous, et sont bien éloignés du calme et du repos de votre âme.

Le jour où je vis la cousine Brémard, je savais tout cela; vous jugez comme je cherchai à lier connaissance avec elle! Mais elle ne se livre pas au premier abord. Elle est un peu sauvage, toute gracieuse qu'elle soit; elle ne dédire pas d'amie, elle vit au jour le jour, dit-elle, jusqu'à ce qu'enfin vienne le dernier. Nous avons longuement causé. Son esprit est doux, très-orné, très-bienveillant. Nous parlons précisément là-dessus, lorsque nous vîmes entrer dans le salon une jeune fille assez ridicule, parlant et riant très-haut; coiffée comme un hérissin, marchant devant sa mère en reine, lui parlant mal et la traitant très-légalement. A tout ce que dit sa fille, cette bonne ou sottie femme l'admire et s'écrie qu'elle a de l'esprit comme un lutin. « Lutin soit, je ne puis apprécier la comparaison, dis-je en regardant autour de moi, je ne connais heureusement pas de lutins; ils m'effraient plus qu'ils ne m'attirent. »

Cette réponse fit rire, et l'on fut bien aise de ma sévérité. Mais la bonne dame ne comprit pas, la demoiselle encore moins, car elle continua son rôle, et se moqua de toutes les jeunes filles qui étaient là, les trouvant trop silencieuses, trop réservées. On joua à des petits jeux, à *oui et non!* C'est un jeu charmant que vous connaissez sans doute. Les plus grands talents de notre époque, Victor Hugo, Lamartine, l'Empereur, dit-on, aiment à jouer à ce jeu d'esprit. Il est facile. On n'a qu'à donner un mot, le nom d'un personnage célèbre quelconque; une personne de la société est chargée de deviner, elle questionne tout le monde à tour de rôle, et on ne doit répondre que *oui* ou *non*.

Cette chère demoiselle choisissait toujours des noms très-savants pour paraître versée dans l'histoire universelle, et la savoir sur le bout du doigt; mais je lui ai fait des malices noires; elle les méritait bien!

J'avais remarqué d'ailleurs un regard de mépris jeté sur la cousine Brémard, vêtue pauvrement, et qui semblait un personnage si mince; je lui devais un coup d'épée; je le payai comptant, et les rieurs ne furent pas pour elle, croyez-le bien. Tant mieux encore; la jeune fille qui veut ainsi faire effet, ridiculement, mérite une leçon, et en reçoit souvent de bien amères. La cousine Brémard vint enrayner ma méchanceté, qui avait pris le mors aux dents.

« Mais, me dit-elle, vous parliez tout à l'heure, madame, de l'esprit de dénigrement et du manque d'indulgence, et nous disions que nul n'est assez fou pour être méchant; que la satire est un fardeau trop lourd à porter; et qu'on n'a jamais assez de vertus et de qualités personnelles pour exiger des autres ces menus avantages qui nous manquent plus ou moins. — J'ai dit cela, il est vrai, mais cette petite mauvaïse se moque de tout le monde, et m'inspire une malveillance que je n'ai pas habituellement. Elle m'a fait renier mes dieux. »

Là-dessus, après avoir vengé la cousine Brémard, et reçu un doux regard de la maîtresse de la maison, en signe de reconnaissance, je suis partie, regrettant de ne pas trouver le lendemain, dans un autre genre

de monde, plus parisien et moins hospitalier, tout ce que j'avais reçu dans cette placide rue du Marais, regrettant surtout la cousine Brémard, que je ne verrai plus peut-être. Et tous ces regrets m'ont menée à vous tracer brièvement ce que j'ai su d'elle, ce que j'en ai pu connaître moi-même.

MODES.

Il est certain, mes chères amies, qu'il est nécessaire de vous tenir au courant des exigences de *dame la mode*; ce tyran capricieux auquel chacun est obligé de faire quelques concessions; mais je vois, avec plaisir, que vous profitez de nos conseils, et que vous prétendez ne pas être esclaves de toutes ses volontés.

Une jeune fille doit toujours avoir une toilette irréprochable, dans ses moindres détails; je n'entends pas dire par là qu'elle doit être mise comme l'indique le dernier numéro de son journal, non, j'entends par irréprochable les cheveux soigneusement arrangés, même dans le négligé du matin; le col et les manches ou manchettes assortis; qu'on ne puisse jamais remarquer à la robe l'absence d'un bouton ou d'une agrafe, quelque bout de ganse ou d'ourlet commençant à se détacher et maintenu par une épingle; que la chaussure soit examinée scrupuleusement. Je ne sais pourquoi des personnes fort soigneuses, du reste, ont quelquefois cette habitude de plier les talons de leurs pantoufles avant d'y introduire leurs pieds, non-seulement on ne peut ainsi marcher lestement dans sa maison, mais encore on paraît, même avec des pantoufles neuves, porter des chaussures usées; cela donne, surtout à une jeune fille, un air négligé qui approche du désordre.

Soignez aussi votre trousseau, conservez-le toujours en bon état, et si vous avez différentes choses à renouveler, profitez des patrons simples et de facile exécution que nous vous envoyons; vous y trouverez deux avantages : d'abord, vous pouvez prendre des étoffes plus belles de qualité, n'ayant pas de façon à payer; ensuite vous vous habituerez à bien travailler, car vous savez que la lingerie doit toujours être très-bien faite; elle n'est jolie qu'autant que les points sont petits et réguliers, et les piqûres bien droites; il ne suffit pas de savoir broder et faire de petits travaux de fantaisie, une bonne ménagère doit coudre parfaitement; vous pouvez choisir sur vos planches de petites bandes pour garnitures, mais je ne vous engage pas à orner de riches broderies vos camisoles et vos chemises, réservez ces broderies pour vos cols, vos mouchoirs en batiste fine et les cadeaux que vous pouvez avoir à offrir.

Les passementeries, presque abandonnées depuis quelque temps, semblent reprendre leurs droits; ces garnitures sont certainement préférables à tous les grands et petits volants tuyautés, les ruches, les bouillonnés qui sont d'un entretien si difficile; les passementeries forment des ornements qui ne se froissent pas, et qui peuvent être disposés sur toutes les étoffes de cette saison.

Les robes de forme *princesse* ou *Gabrielle* paraissent de nouveau après avoir subi une modification; le devant et le dos sont taillés tenant à la jupe; les côtés s'arrêtent à la taille, et les lés de côté y sont réunis par de gros plis. Ces robes peuvent se porter avec ou sans ornements : une simple rangée de bou-

tons du haut en bas; une grecque en passementerie ou en velours montant en tablier, puis en châle sur le corsage, et venant former jockey sur la manche; une passementerie posée en zigzag et formant tunique; ou bien encore trois rangs de médaillons en passementerie, posés en semé au bas de la jupe. Si je vous parle encore de garnitures, c'est que l'on hésite à les mettre de côté après en avoir abusé pendant si longtemps; mais, je le répète, à mon avis, les jupes unies sont toujours les plus jolies pour jeune fille.

A cette époque de l'année, vos robes d'hiver sont encore les seules que vous puissiez porter; l'épinglé, le drap de Nice, le reps pour négligé; le taffetas et le foulard pour toilette; le pardessus en drap avec les robes de laine; et en gros de Tours ou en velours pour visites; c'est aussi le moment où le châle est le vêtement le plus commode.

Les chapeaux en tulle, ou crêpe avec bavolet et ornements en velours sont charmants pour chapeaux habillés.

Le bleu de Chine est une fort jolie nuance, qui orne parfaitement ce genre de chapeau; il peut se faire également, en capote froncée, le dessous, mélangé en dentelle, et velours de nuance assortie à l'ornement du dessus.

Je vais, mesdemoiselles, vous faire une recommandation, qui s'adresse plus particulièrement à celles d'entre vous qui, par leur position de fortune ne peuvent renouveler souvent leur toilette; ne choisissez pas des nuances trop claires, qui sont très-jolies lorsqu'elles sont fraîches, mais qui malheureusement, ne le sont pas longtemps, et, faute de pouvoir remplacer une robe, au bout d'un mois ou deux, vous êtes forcées de la porter fanée; c'est alors que vous regrettez de n'avoir pas pris une étoffe faisant moins d'effet; agissez de même pour le choix et l'ornement de vos chapeaux.

On devient beaucoup plus raisonnable pour les enfants; il y a quelque temps leurs vêtements étaient surchargés de tant d'ornements, qu'il était difficile d'en deviner la forme, ou, s'ils étaient moins ornés, la variété des couleurs qui entourait ces pauvres petits portait à croire que leurs mères avaient oublié de leur retirer les toilettes, qu'elles s'étaient amusées à leur faire pour le carnaval.

A ce sujet, je me souviens d'avoir assisté, le jeudi gras, l'année dernière, à une petite réunion enfantine, où la maîtresse de la maison avait déployé tout son talent pour la toilette de ses enfants. Madame B., revenue depuis peu d'un long voyage, n'étant pas encore familiarisée avec les modes nouvelles, et ayant d'ailleurs des goûts fort simples, amena sa petite fille, âgée de quatre ans; elle avait une robe de taffetas bleu clair décolletée, à manches courtes, et une jolie guimpe; avec ses cheveux frisés, elle était charmante. Lorsque madame B. entra, son amie venant au-devant d'elle avec ses enfants, elle fut tellement surprise de l'originalité de leur mise, qu'elle s'écria : « Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue que Georges et Marie seraient déguisés, j'aurais pu faire un joli costume à Thérèse. » Mais elle regretta immédiatement son exclamation, lorsqu'elle s'aperçut que ces toilettes étaient semblables à celles que portaient tous les autres enfants.

Ils sont mis en ce moment avec plus de simplicité et de goût; les petites filles ont souvent le pardessus

pareil à la robe — ce qui est très-distingué — ou bien un petit paletot en drap foncé. Une très-jolie toilette de petite fille se fait en popeline de laine bleue quadrillée, le bas de la jupe est orné de deux bandes en taffetas noir, de sept centimètres de large; ces bandes sont garnies de chaque côté d'un petit ruban gaufré; sur le petit gilet, garni de la même bande, est posée une veste, retenue autour du cou par deux boutons; elle est courte devant et arrondie comme la veste grecque, les manches sont à coudes, un peu étroites du bas; la veste est garnie comme la jupe. On ajoute à ce petit costume le chapeau *frondeur*, qui est à peu près le chapeau marinier de l'été dernier, avec le fond plus élevé; il est en feutre noir, bordé d'un ruban en taffetas bleu et orné d'un petit bouquet de plumes bleues et noires. Avec ce chapeau, on conserve la résille, qui, du reste, est fort commode pour les enfants; on est quelquefois très-embarrassé pour les coiffer, leurs cheveux n'étant pas assez longs et leur venant sans cesse sur la figure, lorsque les cheveux sont relevés et enfermés dans une résille, elles sont délivrées de cet inconvénient.

Une autre toilette en popeline grise se fait avec le corsage décolleté, les manches courtes et bouffantes, la ceinture nouée derrière. Le paletot est pareil à la robe; on le garnit en velours noir ou ponceau, ainsi que le haut du corsage, les manches et la ceinture; une capote de velours noir ornée de velours ponceau complète ce petit costume.

Je n'ai jamais pu comprendre ce petit sentiment de jalousie, si fréquent chez les jeunes filles, et, disons-le, même chez bien des femmes, qui porte chacune à faire mystère de ses emplettes, de ses travaux, de ses recettes de ménage, dans la crainte de se voir devancée ou imitée par une amie; on va chez sa modiste ou sa couturière, on lui fait une commande; mais elle a dans sa clientèle madame ***; défense expresse de lui montrer l'objet en question, ou de lui faire rien de semblable, afin d'être seule à le porter dans une réunion où cette personne doit également se trouver. A-t-on un livre, un morceau de musique nouveau, un patron ou un dessin de broderie, on refuse, aussi poliment que possible, il est vrai, mais on refuse de le prêter; on veut en conserver le monopole. Combien de jouissances on perd; et dans quel but? Pour s'assurer un petit triomphe ou une supériorité quelconque. Il serait à désirer que chacune fût disposée à venir en aide à ses amies, l'intimité en serait plus douce et plus franche.

Notre conseillère, allez-vous dire, est bien sermonneuse aujourd'hui. Il est vrai, mais n'en accusez que mon affection pour vous; je serai heureuse, soyez-en certaines, si les quelques paroles que je vous adresse sur les travers de la société peuvent vous mettre à l'abri de ces petites faiblesses, qui sont un obstacle à la véritable amitié, et entraînent quelquefois à commettre des fautes, que le cœur aurait condamnées s'il avait été consulté.

EXPLICATIONS

Planche III

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Couvre-pieds — 2, B. M., pour drap — 3, Mouchoir — 4, E. K. — 5, *Aliz* — 6, A. B. — 7 et 8, Parure — 9, Cravate pour petit garçon — 10, E. B. — 11, A. D. — 12, *Irma* — 13, C. R. — 14, M. L. — 15, Mouchoir application avec J. P. — 16, A. L. — 17, écusson avec L. V. enlacés — 18 et 19, Parure — 20, *Francine* — 21, E. V. enlacés — 22, Bande pour jupon — 23, Bande pour pantalon — 24, W. M. — 25, *Catherine* — 26, M. M. — 27, C. E. O. — 28, R. S. — 29 et 30, Parure — 31, écusson avec *Athénais*.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8, Peignoir — 9 à 12, Pantalon — 13 à 21, Rose en cuir — 22 à 24, Bourse — 25, Étole — 26 et 27, Bonnet de voyage — 28 à 29 bis, Pelote de bureau — 30 et 31, Rond de serviette — 32 à 34, Sac en ficelle — 35 à 41, essuie-plumes — 42 et 43, écran — 44, Dentelle en filet — 45, *Amélie*.

COTÉ DES BRODERIES

1, COUVRE-PIEDS, plumetis, cordonnet, feston et jours; on peut faire les médaillons du bord en application sur gros tulle.

2, B. M., gothique pour drap, plumetis, cordonnet et point de sable.

3, Mouchoir, plumetis, cordonnet et feston.

4, E. K., enlacés pour linge de table, plumetis et cordonnet.

5, *Aliz*, plumetis et cordonnet.

6, A. B., anglaise pour taie d'oreiller, plumetis et feston.

7 et 8, PARURE, point de poste.

7, Mauchette.

8, Col.

9, COIN DE CRAVATE pour petit garçon, plumetis, cordonnet et feston.

10, Ecusson avec E. B., romaine, plumetis et cordonnet.

11, A. D., anglaise, plumetis et cordonnet.

12, *Irma*, avec semé, plumetis et cordonnet.

13, C. R., plumetis et cordonnet.

14, M. L., anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

15, Mouchoir en application de batiste sur tulle; avec J. P., cordonnet, feston et jours.

16, A. L. enlacés, plumetis et cordonnet.

17, Ecusson avec L. V. enlacés, plumetis et cordonnet.

18 et 19, PARURE, plumetis, cordonnet et feston; on peut l'exécuter en point de poste et feston.

- 20, *Francine*, plumetis et cordonnet.
 21, *E. V.* enlacés, plumetis et cordonnet.
 22, BANDE pour jupon, plumetis, cordonnet et feston.
 23, BANDE pour pantalon, plumetis, cordonnet et feston.
 24, *W. M.*, pour taie d'oreiller, plumetis et feston.
 25, *Catherine*, plumetis et cordonnet.
 26, *M. M.*, plumetis et cordonnet.
 27, *C. E. O.* anglaise, plumetis et cordonnet.
 28, *R. S.* anglaise, plumetis et cordonnet.
 29 et 30, *PARURE*, plumetis, cordonnet, feston et point de sable; on peut supprimer le point de sable, faire les petites fleurs et les pois en point de poste, et les zigzags en broderie russe, dont nous avons donné l'explication au numéro 6, de la planche de janvier.
 31, *ECUSSON* avec *Athénais*, plumetis, cordonnet et point de sable.

CÔTÉ DES PATRONS.

- 1 à 8, PEIGNOIR.
 1, Devant.
 2, Dos.
 3, Manche.
 4, Parement de la manche.
 5, Poignet de la manche.
 6 et 7, Pelerine.
 8, Croquis du peignoir.

Le devant du peignoir tient au lé de devant de la jupe; on fait trois plis sur les épaules, ces plis sont indiqués par les trois lignes ponctuées qui se trouvent sur le patron. On plie l'étoffe sur cette ligne et le bord du pli doit poser sur les petites lignes verticales qui donnent la profondeur des plis. Il faut séparer le corsage de la jupe depuis le dessous du bras jusqu'au premier pli et monter cette partie du devant sur une ceinture ainsi que le dos que l'on fronce légèrement au milieu.

9 à 12, PANTALON.

13 à 21. ROSE EN CUIR.

Mouillez vos pétales découpés; griffez le numéro 19 sur le caoutchouc à l'envers de la peau, afin qu'en recourbant vos pétales, la partie lisse de la peau se trouve en dessus. Pour griffer, on place le rond sur un morceau de caoutchouc, et avec le bout de la pince on marque des petites lignes irrégulières dans tous les pétales, de manière à simuler les petits plis de la fleur. — Vous prenez le rond numéro 18, vous le mettez dans votre main gauche en ayant soin de mettre le côté lisse en dessus; vous prenez une boule avec laquelle vous creusez chaque pétale de votre rond, puis avec la pince vous recourbez les extrémités de tous les pétales des deux côtés; vous creusez ensuite avec la boule le milieu de votre rond. Vous creusez ainsi chaque rond. Ensuite vous coupez un morceau de cuir de la longueur de 10 centimètres, vous faites un nœud au bout, vous enflez chaque rond en commençant par le numéro 19; puis le numéro 18, ainsi de suite jusqu'au numéro 14, en ayant soin de contrarier les pétales.

Pour le bouton, vous coupez un rond sur le numéro 14, vous le griffez et le creusez comme pour la rose, vous recourbez les pétales les uns sur les autres,

afin de faire le bouton le plus petit possible. Vous découpez le tour du bouton qui se fait sur le patron numéro 20; vous creusez le milieu de chaque pétale avec une petite boule, et vous pincez les extrémités avec les doigts; vous creusez aussi le milieu. Vous coupez, comme pour la rose, un morceau de cuir de 10 centimètres de longueur; vous faites également un nœud et vous enflez d'abord le numéro 14, puis le numéro 20. Ensuite vous découpez la branche de feuilles sur le patron numéro 13, et après avoir marqué les nervures avec la pince, comme nous venons de l'indiquer pour les pétales, vous fixez la rose et le bouton sur cette branche qui vous fera un très-joli ornement de boîte.

Vous collez la branche sur la boîte avec un peu de colle forte, en ayant soin de ne fixer que l'extrémité des feuilles et de la tige, et en creusant les feuilles avec les doigts de manière à les soulever à différents endroits.

22 à 24, BOURSE au crochet, en soie et fil d'or, ou cordonnet maïs.

Le numéro 22 est le dessin un peu plus grand, pouvant servir pour blague.

23, Détail du dessin de la bourse.

Toute la bourse se fait en demi-brides; pour faire cette maille, vous piquez le crochet dans une maille, vous faites passer la soie dans cette maille, vous jetez la soie sur le crochet et vous la faites passer dans les deux mailles qui se trouvent sur le crochet.

Le fond de la bourse est uni; on ne commence les étoiles que lorsque les augmentations sont terminées. Faites 5 mailles chainettes, piquez le crochet dans la 1^{re} maille, et faites 3 demi-brides dans cette même maille, continuez 3 demi-brides dans chacune des 5 mailles, vous aurez 15 mailles à ce rang.

2^e RANG. — Faites 7 fois : 1 demi-bride dans une maille et 2 demi-brides dans la maille suivante. Vous aurez 22 mailles.

3^e RANG. — Faites 7 fois : 2 demi-brides et 2 autres demi-brides dans la même maille. Vous aurez 29 mailles.

Vous continuez ainsi votre rond en faisant sept augmentations par rang en ayant soin de placer les augmentations les unes au-dessus des autres. Lorsque vous aurez 120 mailles, vous placerez les étoiles. Pour la blague il faudra faire le rond de 180 mailles.

25, ÉTOILE.

Si vous voulez exécuter ce dessin sur moire blanche, vous ferez le fond du grand médaillon du bas en velours rouge, le 2^e médaillon en velours vert, le 3^e en velours rouge, et le 4^e en velours vert. Taillez des découpes de carte numéro 4, sur les contours de ces médaillons, et après avoir placé ces découpes sur le dessin, vous brodez les contours en soie capucine en enfermant la carte dans le point. La croix du milieu du premier médaillon est de la même nuance. L'extérieur des contours du dessin est bordé de *paillettes comptées*, l'intérieur, d'une chenille qui varie suivant la couleur du fond, verte sur le fond rouge et rouge sur le fond vert.

Les grames et leur tige sont en or, les rayons des croix en *paillettes comptées*, lisérées d'une chenille marron. Les trèfles de la croix sont en chenille verte entourés d'un *frisé* argent. Les feuilles placées de chaque côté au haut du grand médaillon, sont en chenille violet clair, les nervures en *paillettes comp-*

tées en or. Le milieu, entre le deuxième et le troisième médaillon, est en chenille violet clair. La croix du troisième médaillon est en chenille verte, elle est bordée d'un *frisé argent*, les perles sont en or. Le milieu entre le troisième et le quatrième médaillon, est en chenille rouge; toutes les tiges des graines sont en torsade or, et les graines en or également.

Les personnes qui n'auraient aucune notion sur ce genre de broderie, peuvent l'entreprendre très-facilement avec le secours du petit traité de M. Lemoine, qui explique d'une manière claire et précise, le moyen d'exécuter toute espèce de broderies en soie et or. On le trouve au bureau du journal pour 75 centimes et 80 centimes pour les départements.

26 et 27, BONNET de voyage en crochet tunisien, garni de crochet astrakan.

Nous répétons aujourd'hui pour nos nouvelles abonnées l'explication du crochet tunisien et celle du crochet astrakan. Ils se font tous deux avec un crochet en bois ou en ivoire de la même grosseur tout du long.

Crochet tunisien. — Montez une chaîne de la longueur nécessaire pour l'objet que vous voulez faire. Piquez le crochet dans la deuxième maille chaînette en partant du crochet, prenez la laine avec le crochet et faites-la passer dans la maille; piquez le crochet dans la maille suivante, faites passer la laine dans cette maille, vous aurez trois mailles sur le crochet; continuez ainsi à monter les mailles sur le crochet jusqu'à la fin de la chaîne. Pour redescendre le rang, jetez la laine sur le crochet et tirez-la dans une maille seulement, pour commencer; jetez la laine sur le crochet et tirez-la dans deux mailles; jusqu'à la fin du rang vous continuez à jeter la laine sur le crochet et à la tirer dans deux mailles. Au deuxième rang, la première maille se trouve placée sur votre crochet. Vous piquez le crochet dans la deuxième maille verticale du rang précédent (cette maille est celle que vous avez faite pour monter le premier rang), vous jetez la laine sur le crochet et vous la tirez dans cette maille; piquez le crochet dans la maille verticale suivante, et tirez la laine dans cette maille, continuez le rang en faisant une maille dans chacune des mailles verticales. Lorsque ce rang est terminé, vous redescendez les mailles comme au rang précédent.

Les augmentations se font en montant le rang, et les diminutions en montant, lorsqu'elles sont à gauche, et en descendant, lorsqu'elles sont à droite. Si vous avez une augmentation au commencement du rang, vous faites une maille chaînette avant de monter le rang, et vous piquez le crochet dans la maille qui se trouvait être la première au rang précédent; si c'est en finissant de monter les mailles, que vous voulez faire une augmentation, vous piquez le crochet dans la dernière maille de la chaîne, qui traverse les mailles avant de prendre la dernière maille verticale. Pour les diminutions qui se trouvent placées à gauche, vous prenez ensemble les deux dernières mailles verticales et vous faites passer la laine dans ces deux mailles; les diminutions placées à droite se font en finissant de descendre les mailles; vous tirez la laine dans trois mailles au lieu de la tirer dans deux, vous piquez alors le crochet dans la troisième maille pour monter le rang suivant.

Crochet astrakan. — Faites une demi-bride, une boucle, une demi-bride, une boucle. Nous venons de

donner l'explication de la demi-bride pour la bourse numéro 24. La boucle se fait en piquant le crochet dans la maille qui suit celle où l'on a piqué la demi-bride; tirez la laine dans cette maille seulement, jetez la laine sur le crochet, tirez-la dans la maille; jetez la laine sur le crochet, tirez-la une troisième fois dans une seule maille; jetez la laine et tirez-la dans les deux mailles qui sont sur le crochet. Ensuite, faites une demi-bride, une boucle, jusqu'à la fin du rang. Aux rangs suivants, faites les boucles sur les demi-bridés et les demi-bridés sur les boucles.

Le bonnet de voyage se fait en laine bleue; la bordure d'astrakan est en laine noire. Il est composé de six morceaux qui se font tous de même, en crochet tunisien. Montez 20 mailles chaînettes en laine bleue. Faites deux rangs de 20 mailles, deux rangs de 22. Augmentez aussi d'une maille de chaque côté tous les deux rangs jusqu'à 30 mailles. Faites 4 rangs de 30 mailles, puis vous continuez en diminuant de deux mailles tous les deux rangs jusqu'à deux mailles. Vous faites, des deux côtés de cette pointe, un rang de demi-bridés maille pour maille, en laine noire; prenez une maille dans celle du bord, puis une maille dans la seconde maille du rang suivant, de manière à faire cette maille plus longue que la première, continuez ainsi une maille courte et une longue, toujours en demi-bridés. Vous faites ensuite en dessus de ce rang un rang de crochet astrakan.

Lorsque vos six morceaux sont faits comme nous venons de l'indiquer, vous les réunissez entre eux par un rang de demi-bridés, en gros cordonnet mais; vous faites ce rang en piquant le crochet dans les mailles de deux morceaux à la fois, et faisant maille pour maille. Les six morceaux réunis, vous commencez le bord en laine noire par un rang de demi-bridés, longues et courtes, comme nous venons de l'expliquer pour le premier rang noir des pointes; ensuite vous faites sept rangs de crochet astrakan pour terminer le bonnet. Le numéro 27 vous donne le dessin du semé qui se fait en laine noire et en cordonnet mais. Pour le bouton du milieu, qui se fait en laine bleue, consultez l'explication du commencement de la bourse, numéro 22, lorsque vous trouverez votre rond assez grand pour enfermer un moule en bois de la grosseur d'un bouton de calotte grecque, vous brodez le petit semé et vous fixez le rond sur le moule en passant la laine dans le dernier rang pour pouvoir le serrer en dessous.

On peut tailler la doublure en prenant pour patron l'un des six morceaux; il faudra pour monter ce bonnet mettre une bande en cuir en dessous du bord d'astrakan et de la même hauteur.

28 à 29 bis, PELOTE DE BUREAU.

28, Croquis de la pelote montée.

29, Détail du travail.

29 bis, Détail de la dentelle.

Prenez du cordonnet noir, ponceau et or. Montez avec le cordonnet d'or 4 mailles chaînettes, fermez votre chaîne et faites 2 demi-bridés dans chaque maille; au 2^e rang, faites encore 2 demi-bridés dans chaque maille; au 3^e rang, 8 fois : (1 demi-bride, — 2 demi-bridés dans la même maille). 4^e rang, 8 fois : (2 demi-bridés — 2 demi-bridés dans la même maille). 5^e rang, 8 fois : (3 demi-bridés, — 2 demi-bridés dans la même maille). 6^e rang : 4 demi-bridés — 2 demi-bridés dans la même maille).

Au 7^e rang vous commencez le dessin indiqué au numéro 29, et vous répétez à chaque rang 24 fois le dessin, l'étoile ayant 24 branches. Les augmentations se trouvant indiquées par les petits traits noirs qui joignent les mailles d'un rang à l'autre, nous n'expliquerons pas le dessin par rang; le point indique les mailles en or, le rond les mailles en soie noire, et les croix les mailles en soie ponceau.

DENTELLE. — Le dernier rang d'or indiqué sur la planche étant terminé, faites un rang de demi-bridés en cordonnet noir pour former le pied de la dentelle; cette dentelle se composant de 24 dents semblables, nous donnerons l'explication d'une seule.

1^{er} rang en cordonnet d'or, + 2 demi-bridés — 10 m. ch. — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 3^e maille en partant de celle qui est sur le crochet; 7 demi-bridés, — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 2^e maille du rang précédent afin de laisser 1 maille sans être prise sous le milieu de la dent; 6 demi-bridés. Retournez au signe +.

2^e rang, cordonnet noir, + 1 demi-bride, 4 fois : (1 m. ch. — 1 bride en piquant le crochet dans la 2^e maille). 5 fois : (1 m. ch., — 1 bride en piquant le crochet dans la 1^{re} maille). 3 fois : (1 m. ch., — 1 bride en piquant le crochet dans la 2^e maille). 1 m. ch., — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 2^e maille, 1 demi-bride — 3 m. ch., — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 4^e maille. Retournez au signe +.

3^e rang, cordonnet d'or, commencez ce rang par + 1 demi-bride en piquant le crochet sur la 9^e bride du rang précédent. — 5 m. ch., — 1 demi-bride dans la 3^e maille, — 2 brides triples dans la boucle formée par les 3 m. ch. du rang précédent — 2 m. ch., — 2 brides triples prises dans la même boucle que les précédentes, — 1 demi-bride prise dans la 3^e bride du rang précédent, — 2 m. ch., piquez le crochet dans la 3^e m. ch., faite après la demi-bride qui commence le rang, jetez le fil sur le crochet et faites-le passer dans les deux mailles qui sont sur le crochet, — 2 m. ch., — 1 demi-bride dans la 2^e maille, — 5 m. ch., — 1 demi-bride dans la 3^e maille — 3 m. ch. — 1 demi-bride dans la 2^e maille — 5 m. ch. Retournez au signe +.

Pour monter la pelote, taillez 2 ronds en percale de 9 centimètres de diamètre, et une bande de 27 centimètres, sur 4 centimètres de hauteur; réunissez la bande à un des ronds par un surjet, et l'autre rond de l'autre côté de la bande en laissant seulement une ouverture pour introduire le son; lorsque votre pelote est fermée, taillez en flanelle ou drap ponceau un rond ayant 12 centimètres de diamètre que vous poserez sur un des côtés et dont vous fixerez le bord un peu au-dessus du milieu de la bande de toile; prenez une bande de drap ponceau de 4 centimètres, que vous découperez et plissez ainsi que vous l'indique le dessin numéro 28, vous le fixez au milieu de la bande de toile de manière à couvrir le point qui maintient le rond en flanelle, et enfin vous posez votre dessus en crochet, sur le côté qui n'est pas encore recouvert et vous le fixez avec de la soie noire en piquant vos points dans le pied de la dentelle et sur le haut de la ruche en drap, qui se trouve complètement caché ainsi que le bord du rond en flanelle, sous le travail en crochet.

30 et 31, ROND DE SERVIETTE EN CUIR.

30, Détail du travail.

31, Croquis du rond monté.

Prenez une bande de cuir gris de la grandeur du patron numéro 30, posez un morceau de moire violette sur la partie quadrillée au railieu et fixez-le par une fleur en cuir, ornée de petites perles noires. Les larges raies noires formant médaillons, sont en velours ou soutache noire, bordées de soutache d'or; afin de ne pas couper la soutache pour qu'elle ne paraisse pas sous les boucles, percez le cuir avec un poinçon, et faites passer la soutache ou le velours à l'envers; percez de même pour ramener la soutache à l'endroit; le reste du travail est en soutache d'or; sur tous les petits points, il faut poser des perles noires, les deux feuilles des côtés sont en cuir comme l'étoile du milieu; la broderie terminée, doublez votre rond en soie violette et borde d'un ruban violet très-étroit; vous couvrirez les points qui maintiennent le bord par une soutache d'or; il ne vous restera plus qu'à le fixer à la monture dont le prix est de 2 francs 50. Vous pouvez vous le procurer chez M^{lle} Ribault, 3, rue de Rohan, ainsi que les montures de l'essuie-plumes et des écrans.

32 à 34, Sac en ficelle anglaise.

32, Détail du travail.

Le numéro 33 figure le sac ouvert dans toute sa grandeur et ensuite au moyen de deux boutons qui sont placés en bas, de l'autre côté du sac, et que l'on rattache dans les boutonnières du haut, le sac se trouve moitié plus petit, comme l'indique le numéro 34.

Montez une chaîne de 216 mailles et fermez-la en faisant une demi-bride dans la première maille chaînette.

1^{er} RANG. — 4 mailles chaînettes, 1 bride dans la 2^e maille chaînette; continuez le rang en faisant : 1 maille chaînette, 1 bride et laissant toujours en bas une maille chaînette d'intervalle. Terminez le rang par 1 maille chaînette, 1 maille passée dans la 3^e des 4 mailles chaînettes du commencement. La maille passée se fait en tirant le fil une seule fois dans la maille où le crochet est piqué et dans la maille qui est sur le crochet.

Il faut avoir soin à tous les rangs qui suivent de faire les brides aussi courtes que possible.

2^e RANG. — Faites une maille passée dans le premier jour du rang précédent, 5 mailles chaînettes, 2 brides dans le premier jour; + 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le troisième jour du rang précédent, vous laissez deux jours d'intervalle; 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; faites 7 fois : (6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le troisième jour, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour); 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le troisième jour, 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le même jour, retournez au signe + jusqu'à la fin du rang et terminez par 1 bride dans le jour d'où partent les 5 mailles chaînettes qui le commencent et une maille passée sur la 3^e de ces 5 mailles.

3^e RANG. — 1 maille passée dans la boucle formée au rang précédent par les 5 mailles chaînettes du commencement; 5 mailles chaînettes, 2 brides dans la même boucle; + 6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour qui se trouve placé entre les deux petites boucles; 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; faites 6 fois : (6 mailles chaî-

nettes, 1 demi-bride dans le jour suivant, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; 6 mailles chaînettes, 2 brides dans le jour qui se trouve au milieu des 4 brides partant du même jour, 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le même jour; retournez au signe + et terminez comme le rang précédent.

4^e RANG. — Commencez comme il est expliqué au rang précédent jusqu'au signe; puis continuez + 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour formé par les 6 mailles chaînettes du rang précédent, faites 7 fois; (6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour suivant, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour); 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le jour qui se trouve au milieu des 4 brides partant du même jour, 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le même jour, retournez au signe +. Terminez comme le rang précédent.

Continuez le sac en répétant l'explication du 3^e et du 4^e rang. Il vous faut 38 rangs de dessin, puis vous coupez la ficelle. Pliez le sac de manière à placer les rangées de brides l'une sur l'autre et attachez la ficelle sur l'un des côtés pour fermer le fond du sac; faites 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour qui sépare les deux premières petites boucles et aussi dans le jour semblable placé de l'autre côté du sac; il faut faire ces demi-brides en prenant les deux côtés du sac à la fois. Continuez jusqu'au bout du rang 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride, terminez par 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride, tournez le sac et faites sur ce rang 4 mailles chaînettes, 1 bride dans la 2^e maille, + 1 maille chaînette, 1 bride dans la 2^e maille, retournez au signe + pour finir le rang.

Tournez encore une fois et faites 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le premier jour du rang précédent, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; + 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le second jour en partant de la boucle que vous venez de faire, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le deuxième jour. Retournez au signe +.

Pour le haut qui recouvre l'ouverture, vous attachez la ficelle à l'un des angles du sac et faites le même travail que pour le sac, seulement en allant et revenant, et en ayant soin de diminuer d'une boucle à la fin de chaque rang. Puis vous ajoutez sur cette partie les trois rangs que vous avez faits en bas. Faites une bride de chaque côté pour attacher les boutons que vous ferez comme nous venons de l'indiquer pour le bonnet de voyage, numéro 26.

35 à 41. ESSUIE-PLUMES.

Taillez 12 pointes en drap noir sur le patron n° 38, et quatre pointes en drap ponceau sur le même patron; réunissez, après les avoir découpées à petites dents en bas, 8 pointes noires par un surjet pour la jupe de dessous. — Réunissez de même les 4 pointes noires qui vous restent en les alternant avec les 4 pointes rouges. Faites le dessin avec une soutache d'or. Faites de même la jupe courte, après avoir taillé 4 pointes rouges et 4 noires sur le patron numéro 37; il faut ajouter à cette jupe un petit grelot en or au bas de chaque couture. Posez vos trois jupes les unes sur les autres, et placez les pointes noires de la petite jupe sur les pointes rouges de la grande; réunissez-les en haut par un surjet à grands points, fixez ces jupes à la taille de la poupée et cou-

vrez le bord par la ceinture, taillée en biais sur le patron n° 33 et soutachée; avant de poser votre soutache, fixez votre ceinture au milieu et faites dans la hauteur une petite couture en biais, afin que la ceinture forme pointe derrière comme devant; le baudrier taillé sur le patron n° 36, doit aussi être enfermé dans la ceinture.

Pour le bonnet, taillez 2 morceaux en drap noir et 2 en drap rouge, sur le patron n° 39, et autant sur le patron n° 40; réunissez-les comme vous l'indique suffisamment le croquis n° 41, couvrez les coutures et le bord d'une soutache en or, et posez les grelots; ajoutez un caoutchouc très-fin pour maintenir le bonnet sur la tête du petit nègre. Les bracelets sont en perles dorées. La poupée avec le carquois, les grelots et l'agrafe de la ceinture est de 5 francs.

42 et 43. ÉCRAN en moire antique violette, avec appliques de velours. La bordure est en cordonnet d'or et cordonnet noir. Les fleurs sont en velours noir et entourées d'une petite soutache d'or; le tour des feuilles et les tiges sont également en soutache d'or; le milieu des feuilles est en perles noires. Le médaillon du milieu est entouré d'une ganse d'or placée entre deux ganses noires.

44. DENTELLE en filet.

1^{er} RANG. — Uni.

2^e RANG. — 1 maille, 3 mailles dans une; continuez jusqu'à la fin du rang une maille, 3 mailles dans une.

3^e RANG. — Prenez toujours deux mailles ensemble.

4^e RANG. — Comme le 2^e.

5^e RANG. — Comme le 3^e.

6^e RANG. — Comme le 2^e.

7^e RANG. — Comme le 3^e.

8^e RANG. — 1 maille, 5 mailles dans une; continuez le rang ainsi.

Faites trois rangs unis avec un moule moitié moins gros.

45. *Amélie*, plumetis, cordonnet et point de poste.

TAPISSERIE COLORIÉE

Ce dessin peut servir pour coussin et pour descente de lit ou tapis de table, en répétant plusieurs fois le dessin.

JARDINIÈRE

Le premier tiers de la jolie jardinière que nous vous envoyons, peut également vous servir de modèle pour exécuter le pendant en tapisserie. — Vous pouvez vous procurer la monture en bambou à six côtés, en écrivant à madame Pradal, rue de Crébillon, 2, à Nantes; vous recevrez avec le dernier tiers l'explication nécessaire pour la monter.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune femme. — Robe en gros de Tours, ornée d'un tablier en passementerie. — Corsage plat garni de la même passementerie. — Manche demi-ouverte avec jockey. — Châle en velours brodé au passé, garni d'une guipure. — Chapeau en velours épinglé avec bavette en blonde, brides violettes, dessus en blonde et bouquet de plumes assortis aux brides, dessous bouquet de pensées. — Col et sous-manches en mousseline.

Toilette de jeune fille. — Robe en épinglé laine. — Corsage formant pointe arrondie, orné de velours noir ainsi que les manches. — Col et sous-manche en nansouk. — Cravate en taffetas noir liséré de vert.

Toilette de petit garçon. — Jupe en piqué anglais, ornée de broderie russe. — Veste avec broderie russe assortie à celle de la jupe. — Chemisette en nansouk.

DEUXIÈME GRAVURE.

Toilette de mariée. — Robe de moire antique. — Corsage à pointes avec ruche en ruban formant veste

grecque; la ruche est garnie d'une angéletterre. — Manches demi-ouvertes ornées également de ruches et d'angéletterre. — Sous-manches en tulle, col et poignets des manches formés par un coquillé en tulle. — Voile en tulle illusion. — Guirlande en fleurs d'orangers et boutons.

Première communiant. — Robe en mousseline. — Jupe ornée de biais en mousseline. — Corsage froncé montant, garni autour du cou d'un bouillonné en mousseline. — Manche et jockey avec biais. — Sous-manche en mousseline. — Voile en mousseline. — Ceinture en taffetas.

Mosaïque

Le sage se fait de la haine de ses envieux un miroir, où il se voit bien mieux que dans celui de la bienveillance.

BALTHAZAR GRACIAN.

Comment devenir bon? Hélas! en le demandant à Dieu d'abord, avec instance, et sans jamais se lasser; puis, en s'efforçant à chaque occasion, de penser au plaisir des autres, en leur sacrifiant le sien. C'est un long apprentissage, mais on en vient à bout quand on le veut.

Lettres du P. Lacordaire.

Il faut savoir entrer dans les idées des autres et savoir en sortir, comme il faut savoir sortir des siennes et y rentrer.

JOUBERT.

CHARADE.

De mon premier ayez la bourse bien garnie,

Vous ne serez point malheureux.

Mon dernier est une étoffe jolie,

Faite de soie onnée et qui charme les yeux;

Quand le pot sur le feu bouillonne, un cuisinier

Doit, peu d'instants après, user de mon entier.

Mots du Logogriphe de Février : LAPON, NOPAL, PAON, LAON, PAL, PLAN, AN, PLATON.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : A force de forger on devient forgeron.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.